



LES PIEDS SUR TERRE ET LA TÊTE DANS LES ÉTOILES



50 ans Université
de Valenciennes
et du Hainaut-Cambrésis
1964-2014



A l'occasion de ses 50 ans, l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis a souhaité réaliser ce livre d'entretiens. Toutes les personnes interviewées ont participé, chacune à leur façon, à son histoire. A travers leur parcours, leurs expériences, leur vécu, leurs souvenirs, leurs projets..., elles nous racontent ce qu'était, ce qu'est et ce que sera l'Université. Faisons connaissance.



Chronologie

C'est sous l'impulsion du Professeur Michel Parreau, alors Doyen de la Faculté des Sciences de Lille, selon la terminologie de l'époque, que Michel Moriamez agit pour obtenir la création du premier embryon universitaire à Valenciennes dont les enseignements débutent le 4 novembre 1964. L'attention du Doyen Parreau est attiré en effet sur cet arrondissement de Valenciennes à la population très dense et sous-équipée en matière de formation ; il pense à Michel Moriamez pour effectuer les démarches exploratoires préalables à une implantation universitaire. Ce dernier répond à l'appel avec empressement : récemment nommé Maître de conférences à la Faculté des Sciences de Lille, homme du Valenciennois - il était né à Raismes - il est inquiet pour l'avenir de son arrondissement, déjà marqué par le naufrage économique. À cette époque nous sommes au tout début de la crise des houillères et de la sidérurgie et il voit dans la formation supérieure un important vivier chez les jeunes valenciennois et donc un espoir de reconversion.

Avec l'appui du Sous-Préfet Vieillecazes, du Président de la Chambre de Commerce Marc Lefrancq et du Sénateur-Maire Pierre Carous, il dépose rapidement le projet au Ministère de l'éducation nationale qui donne son accord. C'est ainsi que commence modestement l'Université de Valenciennes, par la préparation d'une année propédeutique scientifique – toujours suivant le vocabulaire d'alors – assurée par une équipe pluridisciplinaire et très motivée d'enseignants en mathématiques, physique et chimie. Après les premiers cours dans des salles de l'Hôtel de Ville, la municipalité, très volontariste, édifie dans un court délai les bâtiments préfabriqués boulevard Harpignies qui n'ont été rasés que depuis peu.

Est alors décidée au niveau national, en 1966, la création des IUT : Michel Moriamez obtient en 1967 la création à Valenciennes d'un département de Génie Mécanique (GM) suivie en 1968 de celle d'un département Techniques de Commercialisation (TC), ces deux spécialités paraissant comme les mieux adaptées au contexte valenciennois. C'est ainsi qu'il obtient la construction des locaux GM et TC qui sont achevés en 1969 au Mont Houy et demeurent longtemps encore la seule réalité matérielle de l'Université qui s'appelle alors CSU (Centre Scientifique Universitaire) avant de devenir en 1979 Université à part entière, et dont il est le premier Président.

Quelques dates

- 1964** : Création du Centre d'Enseignement Supérieur Scientifique, aujourd'hui Institut des Sciences et Techniques de Valenciennes (ISTV)
- 1967** : Création de l'Institut Universitaire de Technologie (IUT) – ouverture du département « Génie Mécanique »
- 1968** : Ouverture du département « Techniques de Commercialisation »
- 1969** : Achèvement des 1^{ères} constructions sur le Mont Houy. 1^{er} laboratoire de recherche Opto-Acousto-Electronique, aujourd'hui DOAE-IEMN-CNRS. Ouverture d'un département d'études en éducation physique et sportive, d'un restaurant et d'une résidence universitaires. Ouverture au collège du Hainaut d'un enseignement juridique : la capacité en droit.
- 1970** : Statuts de Centre Universitaire et création du Collège Littéraire Universitaire Langues et Arts (FLLASH) et du service commun de formation permanente
- 1972** : Ouverture de la bibliothèque universitaire et d'un 1^{er} cycle en arts plastiques
- 1973** : Ouverture d'un 1^{er} cycle en langues étrangères appliquées et création du Laboratoire d'Automatique Industrielle et Humaine (LAIH)
- 1974** : Installation du laboratoire du centre de recherche « mécanique des fluides »
- 1978** : Création de la Faculté de Droit, d'Economie et de Gestion (FDEG)
- 1979** : Statuts d'Université et création de l'Ecole Nationale Supérieure d'Ingénieurs de mécanique Energétique de Valenciennes (ENSIMEV)
- 1982** : Création de l'antenne à Cambrai et de l'Institut de Préparation à l'Administration Générale (IPAG)
- 1983** : Ouverture de l'antenne à Maubeuge
- 1986** : Création à Maubeuge du Centre Régional d'Innovation et de Transfert de Technologie Céramiques Fines (CRITT)
- 1989** : Création de Valuval : cellule de valorisation de la recherche
- 1992** : Création de l'Ecole d'Ingénieurs en Génie Informatique et Productique (EIGIP), de l'Institut Supérieur Industriel de Valenciennes (ISIV) en partenariat avec l'Union des Industries Métallurgiques et de l'antenne de l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres (IUFM) et du Laboratoire d'Automatique, de Mécanique et d'informatique Industrielles et Humaines
- 1995** : Ouverture du campus des Tertiales qui accueille l'Institut d'Administration des Entreprises (IAE) et l'IPAG, de la Faculté des Sciences et des Métiers du Sport (FSMS), du Centre Technologique en Transports Terrestres (C3T)
- 1999** : Valutec SA, création de la filiale de l'Université pour favoriser le transfert de technologie
- 2002** : Création de l'Ecole Nationale Supérieure d'Ingénieurs en Informatique, Automatique, Mécanique, Energétique et Electronique (ENSIAME) : fusion de l'ENSIMEV et de l'EIGIP. L'Université est l'une des premières en Europe pour l'harmonisation de ses diplômes dans le cadre du LMD (Licence-Master-Doctorat)
- 2006** : Inauguration du tramway et de ses 3 stations sur le campus universitaire
- 2008** : Label campus innovant « transport durable »
- 2012** : Installation de l'espace création d'entreprise « Hubhouse » sur la campus du Mont Houy
- 2013** : Inauguration du nouveau campus universitaire de Maubeuge et du Campus International sur la Sécurité et l'Intermodalité dans les Transports (CISIT), premier bâtiment du technopôle Transalley
- 2014** : Pose de première pierre au centre d'affaires du Technopôle Transalley « Mobilium » et au futur pôle d'excellence en images et médias numériques « creative mine » sur le site d'Arenberg

Les Présidents de l'Université

- Michel Moriamez † (1970-1975) • Edouard Bridoux (1975-1979) • Noël Malvache † (1979-1986)
- Pierre Tison (1986-1991) • Claude Tournier (1991-1996) • Jean-Claude Angué (1996-2000)
- Pascal Level (2000-2005) • Marie-Pierre Mairesse (2005-2010) • Mohamed Ourak (depuis 2010)

L'Université de Valenciennes en quelques chiffres

- 152** étudiants en 1964 • **10 200** étudiants inscrits 2014 • Sciences, technologie et sport : **4900** •
 - Droit, économie, gestion : **3600** • Arts, lettres, langues et sciences humaines : **1700** •
- **1000** étudiants internationaux • **830** apprentis • **195** doctorants • **55** hectares de superficie •
 - Une communauté universitaire de **1300** membres •
- Un budget de **100 millions** d'euros • **8** composantes de formation et **8** composantes de recherche •
 - 750** intervenants professionnels • **4** bibliothèques • **20** associations étudiantes •
 - **4** restaurants universitaires • équipements sportifs : **2** gymnases, **1** salle de danse, **1** dojo, **1** salle de musculation, **1** stade et **1** piste d'athlétisme



L'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis a été créée en 1964. Elle a 50 ans aujourd'hui. Pour qu'elle devienne un acteur incontournable de notre territoire, elle a pu compter sur l'engagement, la persévérance, certains diront même le culot de personnalités incontournables, comme par exemple Michel Moriamez, Président Fondateur de 1970 à 1975. Pierre Tison, Jean-Paul Bricout, Jean-Claude Angué en sont nos témoins.



■ Claude Moriamez

D'UN TRAIT DE PLUME...

Nadiège Sudre : Madame Moriamez, vous êtes l'épouse de Michel Moriamez. Vous avez été directrice de l'IUT de 1971 à 1984 et avez partagé avec votre mari les premières heures du projet d'Université. Quels souvenirs en gardez-vous ?

CM : Mon mari, Michel Moriamez, était inquiet pour l'avenir de son arrondissement. Il fallait trouver une reconversion et celle-ci ne pouvait passer que par les jeunes car à cette époque, il y avait peu de bacheliers. Il avait étudié le degré d'instruction du bassin. Il a alors rédigé un énorme rapport remis au Ministère de l'éducation nationale. Nous avons envisagé la création d'un simple DUT, ce qui correspondait à la politique du Ministère de l'époque : la création de Bac+2 professionnalisants. Et des postes ont été créés en 1964. Nous dépendions de Lille. C'est seulement plus tard qu'a été acquis son statut d'Université indépendante, inaugurée par Alice Saunier-Seïté alors Ministre aux Universités. Mais en attendant, les rapports avec Lille n'étaient pas simples. Je me souviens que le successeur du Doyen Parreau aurait dit lorsque Valenciennes a vu le jour : « S'il n'y avait que moi, je rayerais Valenciennes d'un trait de plume. »



LE CENTRE D'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR SCIENTIFIQUE DE VALENCIENNES RECEVRA, EN NOVEMBRE, SES 150 PREMIERS ELEVES
M. PARREAU, doyen de la Faculté des Sciences de Lille est venu, hier, sur place, en préparer l'ouverture

Nos lecteurs connaissent, pour les avoir eue, les conditions dans lesquelles la municipalité de Valenciennes, les Châlières de Commerce et les directions des établissements d'enseignement secondaire de la ville, ont obtenu, après des difficultés et sous des pressions, que s'ouvre à Valenciennes, à la prochaine rentrée scolaire, un centre d'enseignement supérieur scientifique, annexé à la Faculté des Sciences de Lille. Ils savent aussi qu'il s'agit d'une expérience pour la quelle la ville de Valenciennes a consenti de gros sacrifices financiers et peut-être des sacrifices humains. Ils ont donc suivi avec intérêt la création de ce centre et ont suivi avec intérêt la création de ce centre et ont suivi avec intérêt la création de ce centre.



Assisté de M. le Doyen Parreau, les personnalités valenciennoises et les professeurs qui seront attachés au nouveau centre d'enseignement supérieur scientifique. (Photo Nord Matin).

plus important, seche orbe et garde un élan. Les élites intellectuelles de la région. M. Marc Lefebvre, traité de la nécessité de se transformer en industries régionales de formation, des cadres techniques qualifiés et du rôle de la région. M. Lefebvre, traité de la nécessité de se transformer en industries régionales de formation, des cadres techniques qualifiés et du rôle de la région. M. Lefebvre, traité de la nécessité de se transformer en industries régionales de formation, des cadres techniques qualifiés et du rôle de la région.

Académie de Lille

Lettre du Recteur

LD - n° 64-736

Lille, le 22 Avril 1964
20, Rue d'Alsace

Le Recteur de l'Académie de Lille

Monsieur DAVAIL
Directeur Général de
l'Enseignement Supérieur

Monsieur le Directeur Général,

C'est avec une stupeur mêlée de beaucoup d'amertume que j'apprends par votre note du 20 Avril 1964 que la section permanente du Conseil de l'Enseignement Supérieur a, en fait, rejeté la demande de création à Valenciennes d'un Centre d'enseignement Supérieur Scientifique.

Un tel refus constitue pour le Recteur de Lille et toute la Faculté des Sciences un véritable affront et -lorsqu'on sait avec quelle facilité de tels établissements ont été ouverts dans le midi de la France- une injure grave à l'égard de tous les habitants du Valenciennais qui, le m'en porte gar, ne méritent pas un traitement si injuste après les efforts admirables déployés par Monsieur le Maire et Monsieur le Sous-Préfet de Valenciennes.

Il est donc dit que, malgré toute ma bonne volonté et mes multiples propositions -toujours repoussées par des organismes irresponsables- le Nord restera sous-scolarisé.

Seule la connaissance que j'ai de vos hautes qualités et de votre esprit de justice, me permet encore d'espérer.

Croyez, Monsieur le Directeur Général, en mes sentiments respectueux

PERSONNELLE

et dévoués.

Copie transmise pour information à
Monsieur PARREAU, Doyen de la Faculté
des Sciences de Lille.

Lille, le 22 Avril 1964

Le Recteur,

G. DREYER



Premier logo
de l'Université

MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Direction de l'Enseignement Supérieur

S/Direction C

BUREAU C2

WGR/SB

Paris, le 26 JUIN 1964
30 JUIN 1964
BOURNEAU ARRIVÉE

FACULTÉ DES SCIENCES
ARRIVÉ LE
6 JUIL. 1964

LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Monsieur le RECTEUR de l'Académie de LILLE,

J'ai l'honneur de vous informer que le projet de création à VALENCIENNES d'un centre d'enseignement supérieur scientifique préparant à C.E.S. de M.O.P. et M.P.C. dans les conditions fixées par la circulaire du 15 Juin 1961 a été soumis à nouveau à la Section Permanente du Conseil de l'Enseignement Supérieur le 23 Juin 1964. Celle-ci a donné un avis favorable à la création de ce Centre qui fera l'objet d'un arrêté très prochainement.

Pour le Ministre et par délégation
Le Directeur Général de l'Enseignement Supérieur.-

Davil

T/1526

Copie transmise à Monsieur PARREAU

Doyen de la Faculté des Sciences

Lille, le 1er Juillet 1964

Le Recteur,

A Valenciennes
Mme Saunier-Seïté est venue
saluer «son université-modèle»

En tailleur grève de saison, Mme Alice Samier-Selle est venue mardi à Valenciennes pour consacrer la transformation du centre universitaire en université de plein exercice. Les enseignements supérieurs du Hainaut bénéficient de leur autonomie depuis la loi d'orientation de 1959, mais celle-ci

Les arbres ont poussé sur le Mont-Vauz. Bientôt, le gris du béton sera noyé dans la végétation locale. La foule rassemblée pour le grand jour témoigne de « l'union sacrée » du Vauzien : « l'Union sacrée », dit le directeur universitaire, auteur de « La Carroue, sanctuaire du Nord », petite histoire de la commune.

Régis, le maire-communiste d'Aulnoy M. Chevalier, qui est ici dans sa commune, les élus députés-communistes MM. Gustave Ansart et Alain Bocquet, les représentants des quatre-vingt-six localités qui ont constitué un syndicat pour l'achat du terrain. Mais aussi les personnalités de l'industrie et du commerce et de l'industrie du monde des affaires.

A l'échelle humaine

Un «audiovisuel», projeté en amphithéâtre, rappelle l'enracinement de cette université. Le premier cours d'enseignement supérieur a été donné en 1964. Aujourd'hui, 2.200 étudiants et 1.500 adultes en formation font partie d'une communauté de quatre mille personnes : un établissement à taille humaine, facteur de «démocratisation» et de développement dans ce secteur qui doit retrouver un second souffle.

Si le pionnier de «l'Université de Valenciennes» a été M. Michel Moriamet, son jeune fils est aujourd'hui M. ... Celui-ci

n'était pas complète. Désormais, ils pourront délivrer leurs diplômes sans passer convention avec les universités illinoises.

« Ce changement d'ordre administratif n'est pas considérable. Le plus impor-

gnants valenciennais confor-
ment leur mission :

« Il ne s'agissait pas de professionnaliser l'Université ou de l'assujettir à tel ou tel groupe d'intérêts, mais tout simplement de lui permettre de vivre avec son temps. Il ne s'agissait pas non plus de former des chômeurs diplômés : nous avons joué la carte des enseignements à finalité professionnelle et subordonné la création de filières nouvelles aux résultats d'enquêtes réalisables sur les débouchés ».

M. Bridoux ne trace pas un tableau idyllique: « Nous n'avons pas encore les moyens de notre politique », en hommes et en locaux.

Un «style moderne»

Mme Saunier-Seïté, accompagnée du recteur Henri Touchard salue ses «chers collègues universitaires» et prononce l'éloge le plus chaleureux ce qui est fait au Mont-Houy. On connaît son franc-parler ; ce ne sont pas des paroles de circonstance.

«Valérieennes dit-elle, a inventé le style universitaire moderne. Vous avez joué la qualité, l'ouverture, l'innovation et le réalisme. Vous êtes «mon université modèle» pour la réforme du second cycle, l'université pilote aussi, avec le centre associé du Conservatoire national des Arts et Métiers, pour la formation continue».

tant, c'est la fierté d'une sous-région qui a obtenu, par une entente exceptionnelle de tous les milieux politiques, syndicaux, économiques, culturels, son université à part entière. La visite ministérielle couronnait quelque dix années d'efforts, grâce auxquels le jeune

me demandez pas une Faculté de médecine — il y en a déjà trop en France —, mais vous contribuez tout de même, par vos recherches en aquatique, à améliorer la qualité des soins médicaux.

Les cadeaux du ministre

Mme Saunier-Seïté prend plusieurs engagements, efforts considérables, à l'échelle

Un petit coup de griffe, en passant, à d'autres. - Vous ne



centre universitaire était devenu un modèle du genre.

Etpuis Mme le ministre a été portée vée les mains vides. Elle était porteuse de plusieurs bonnes nouvelles pour l'avenir de la benjamine - la soixante-cinquième par rang d'âge - des universités françaises.

- intervention auprès de la commission des titres pour que les Valenciennois puissent avoir le diplôme d'ingénieur en mécanique et énergétique.
- création d'un département d'I.U.T., dans une discipline toute nouvelle, la maintenance industrielle.
- autorisation d'organiser le DEUG de droit (deux premières années d'études), malgré l'avis défavorable du C.N.E.S.E.R., conseil consultatif national.
- trois emplois supplémentaires d'enseignants de haut niveau.

— la première tranche de nouvelles constructions (douze millions) doit démarrer au début de 1979, comme prévu; la deuxième tranche, de six millions, sans interruption.

Heureux Valenciennois, c'est vrai qu'ils ont bien mérité ces cadeaux. Les présidents des « grandes sœurs » alloises partagent la joie de leur cadette. Ils ne se sont pas opposés à sa promotion, même si leurs effectifs peuvent en souffrir.

Aurons-nous un jour une cinquième université publique dans le Nord-Pas-de-Calais, sur le littoral, qui possède déjà son I.U.T. ? C'est dans une autre question ; elle n'a pas été évoquée, en public du moins, à Valenciennes.

André CAUDRON



Visite d'Alice Saunier-Saïté en 1978
avec M. Bridoux et M. Bottechia





■ Pierre Tison PROMO 64

NS : *Monsieur Tison, vous avez été Président de 1986 à 1991, et vous êtes celui qui a donné le premier cours de l'Université de Valenciennes en novembre 64. Vous vous êtes donc adressé, dans une salle de réunion de la Mairie de Valenciennes, véritable partenaire de ce projet, à la promo 64, la première promotion d'une longue lignée. Racontez-nous les premières étapes de la création de l'Université.*

PT : Le Recteur Debeyre voulait que les bacheliers des lieux reculés puissent avoir accès aux premiers cycles de l'enseignement supérieur. Cet avis était partagé par le Doyen Parreau de la fac des sciences de Lille. Il s'en est donc chargé. Il a cherché à délocaliser vers le Sud, l'Avesnois, parce qu'il y avait déjà une antenne à Calais, ouverte un an plus tôt. Une ville s'est imposée naturellement : Valenciennes. Il faut dire qu'à l'époque les étudiants mettaient 2 heures pour arriver à Lille. Les moyens de transport étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui !

NS : *Quelle a été la réaction de la ville de Valenciennes ?*

PT : Le Maire de Valenciennes, Pierre Carous, soutenait vraiment ce projet et était prêt à aider financièrement pour qu'il voit le jour. Sans sa volonté ni celle du Recteur Debeyre, rien n'aurait été possible. D'autant plus qu'au début, le Ministère ne voyait pas l'intérêt d'un tel projet. Il trouvait qu'il coûtait cher, et il y avait déjà Lille...

1964-1974 : LES ÉTAPES DE LA CROISSANCE	
4 NOVEMBRE 1964	A la salle Chatham de l'hôtel de ville, est donné le premier cours du Centre d'enseignement supérieur scientifique. Quelques semaines plus tard, les cours sont donnés dans des locaux provisoires, situés boulevard Harpignies.
OCTOBRE 1965	Le Centre d'enseignement supérieur scientifique est transformé en collège scientifique universitaire (C.S.U.) préparant les formations du premier cycle scientifique (deux années).
OCTOBRE 1967	Ouverture d'un département de Génie mécanique (rattaché à l'I.U.T. de Lille). D'octobre 1967 à février 1968, certains cours ont lieu également dans quatre classes provisoires installées derrière le Musée.
OCTOBRE 1968	Ouverture d'un département « Techniques de commercialisation ». L'I.U.T. de Valenciennes est créé et obtient son autonomie.
OCTOBRE 1969	Ouverture d'un deuxième département Génie mécanique à l'I.U.T. et d'un département d'études en éducation physique et sportive, d'un restaurant et d'une résidence universitaires. Les cours ont lieu dans les bâtiments neufs de l'I.U.T., construits à Aulnoy-lez-Valenciennes. Ouverture au collège du Hainaut d'un enseignement juridique : la capacité en droit. Installation du premier laboratoire de recherche : ultrasons et hypersons.
21 DÉCEMBRE 1969	M. Pierre Billecoq, secrétaire d'Etat à l'Education nationale inaugure l'I.U.T.
1970	Création d'un service commun de formation permanente : le C.E.F.P.E.S.
3 JANVIER 1970	Le C.S.U. est transformé en U.E.R. (Unité d'enseignement et de recherche), de Sciences exactes et naturelles, conformément à la loi d'orientation d'Edgard Faure. Le Ministre de l'Education nationale signe l'arrêté accordant au Centre universitaire le statut d'Etablissement public à caractère scientifique et culturel.
OCTOBRE 1970	Ouverture du collège littéraire universitaire (C.L.U.).
OCTOBRE 1971	Création d'une section de second cycle à l'U.E.R. de sciences « Sciences, Techniques et Méthodes de l'Ingénieur ».
1972	Le centre régional de Valenciennes associé au Conservatoire national des Arts et métiers de Paris est rattaché à l'I.U.T. Ouverture de la bibliothèque universitaire.
OCTOBRE 1972	A l'U.E.R. de lettres, ouverture d'un premier cycle en Arts plastiques. Création d'une cellule d'information et d'orientation.
OCTOBRE 1973	A l'U.E.R. de Lettres, ouverture d'un premier cycle en langues étrangères appliquées.
OCTOBRE 1974	Ouverture d'un quatrième département à l'I.U.T. : « Gestion des entreprises et des administrations ». Les cours sont donnés, provisoirement, dans des locaux de l'école du faubourg de Paris, rue Colliez à Valenciennes. Installation du dixième laboratoire du Centre de recherche « Mécanique des Fluides ».

Voix du Nord – octobre 1974

NS : Vous avez donc donné le premier cours de l'Université ?

PT : C'est en novembre 1964 que le premier cours d'enseignement supérieur a eu lieu. Ce sont les sciences qui ont été choisies car le Doyen Parreau était un professeur brillant de mathématiques. Nous n'avions pas de local, alors en attendant les préfabriqués provisoires du boulevard Harpignies, j'ai fait cours dans une salle de réunion de la Mairie. Vous vous doutez bien qu'elle était plus ou moins adaptée en termes de tableau, sièges... Usinor nous a aussi hébergé au début, pendant la construction des préfabriqués. Ceux que nous occupions ensuite étaient près de la gare. Cela facilitait l'accès au centre universitaire aussi bien pour les profs que pour les élèves. On était aussi à côté du lycée Wallon qui a vraiment joué le jeu. Ses enseignants venaient donner cours et puis nous y déjeunions. Au niveau administratif, la secrétaire, Nicole Sadot, allait dans les lycées pour inscrire les jeunes à l'Université. Elle allait jusque Douai. Et puis, bien sûr, un centre universitaire, ce n'est pas que des locaux. Ce sont aussi des enseignants ! Je me souviens qu'on allait les chercher dans les lycées. Ils faisaient des heures supplémentaires. C'est donc dans un premier temps un centre universitaire qui a été créé, seulement un 1^{er} cycle de science. Il n'y avait qu'une année, la première bien sûr puis la seconde a vu le jour. C'était une annexe de Lille, il ne faut pas l'oublier ! C'est Edouard Bridoux - il donnait les cours de physique - qui par la suite, parti au Ministère, a vraiment participé à la promotion du centre universitaire qui deviendra par la suite une Université autonome.

Le 4 novembre 1964 à 10 h :

EST-CE un hasard si le premier cours de l'Université a été consacré aux mathématiques ? — Non sans doute puisque les enseignants supérieurs qui se créaient alors à Valenciennes étaient nettement orientés vers les disciplines scientifiques.

Le mathématicien qui inaugure ces cours à Valenciennes est un Denaisien, Pierre Tison, qui enseigne toujours à l'Université. Ce premier cours le 4 novembre 1964 à 10 h. C'était à la salle Chatham, à la mairie de Valenciennes. La ville qui s'était engagée dans un effort décisif pour assurer la naissance de l'enseignement supérieur avait mis à la disposition des professeurs et de leurs élèves les salles de l'hôtel de ville. « C'était tout à fait correct », se souvient aujourd'hui Pierre Tison qui a retrouvé la salle il y a quelques années comme confesseur. Pourquoi l'hôtel de ville ? Les bâtiments provisoires du boulevard Harpignies qui devaient servir le collège universitaire n'étaient pas encore prêts et on ne pouvait retarder davantage la rentrée qui s'est donc faite à la mairie.

Pour ce premier cours étaient présents 60 à 70 étudiants. Aujourd'hui sur le Mont Huy pour la première année de la filière correspondante, ils sont 250 !

« C'était en quelque sorte une grosse classe de lycée, les rapports entre étudiants et professeurs étaient donc étroits, explique Pierre Tison, les étudiants se sentaient connus. Au bout de quelques semaines, je les appelais par leur nom. C'est différent aujourd'hui : il y a un mur entre le professeur et les étudiants, quand il y a 250 personnes dans l'amphithéâtre, chacun ressent le non-contact ».

Volontés locales

De ces premiers moments d'enseignement supérieur Pierre Tison qui fut le premier directeur de l'U.E.R. sciences, se souvient comme de la manifestation des volontés très fortes qui, voici vingt ans, désiraient cette naissance.

« Le doyen de faculté des sciences de Lille M. Parreau et le recteur Guy Debyre voulaient appuyer sur des volontés locales », rappelle M. Tison.

« C'est pourquoi on m'a proposé d'enseigner à Valenciennes. Il en a été de même pour Michel Moriamer qui



M. Pierre Tison, lors du premier cours, salle Chatham.

(Ph. La Voix du Nord)

est de Raismes. Il y a eu un choix judicieux d'enseignants locaux.

A dire vrai, à l'époque, on ne pensait pas à un tel développement. Le succès rencontré en 20 ans, explique encore M. Tison, est dû sans doute à la composition des vocation locales, lui tout le monde est uni pour assurer le succès de cette démocratisation de l'enseignement supérieur. C'était une sorte de défi. Le doyen Parreau cherchait l'idée d'attirer à l'Université des jeunes qui ne pouvaient aller à Lille. Aucune expérience, commente Pierre Tison, ne permettait de dire combien il en vendrait.

En vingt ans, ce qui a changé ce n'est pas seulement le nombre d'étudiants. La mission de l'enseignant-chercheur a évolué entre le labo et l'amphi à dimensionnement croissant : les tâches du professeur se sont alourdies. L'enseignement s'occupe de tout : des emplois du temps à la constitution des dossiers pour les filières nouvelles, celui-ci doit maintenant tenir un rythme qui n'existait pas hier.

« On ne cesse d'élargir le système », estime Pierre Tison, lequel, néanmoins, commente avec intérêt l'innovation mise en place cette année par l'Université : le contact individuel

avec chaque étudiant. Chaque étudiant de première année de DEUG sciences rencontre plusieurs professeurs à qui il peut soumettre ses problèmes qu'ils soient matériels ou qu'ils tiennent à son orientation, à l'enseignement, etc. La formule originale permet d'affiner les pédagogies en regroupant les étudiants par profils, niveaux, goûts, etc. C'est aussi une manière de lutter contre l'échec !

L'Université, vingt ans plus tard, n'a pas perdu de vue son objectif : assurer la démocratisation de ses enseignements.

Voix du Nord le 4 novembre 1964 –
A l'occasion des 20 ans de l'Université

NS : Pourquoi ce projet vous séduisait ?

PT : Je suis né à Denain. Je trouvais ce projet intéressant. Je souhaitais que les bacheliers aient accès à l'université. Moi aussi en tant qu'étudiant j'avais connu ce problème : de Denain j'allais à Lille en passant par Valenciennes ! C'était lourd, on perdait du temps et c'était onéreux ! En délocalisant, tout le monde avait accès à l'enseignement, même les étudiants qui n'avaient pas forcément les moyens...



Amphithéâtre Boulevard Harpignies

NS : Rencontriez-vous des difficultés ?

PT : Il faut savoir que la fac de sciences de Lille était contre la création du centre universitaire de Valenciennes. Elle avait l'impression qu'on lui prenait des étudiants ! Lille voulait conserver le monopole. Elle essayait même de garder ses enseignants. C'est pour ça que nous allions chercher des professeurs dans les lycées. Mais le Doyen Parreau avait l'esprit large. Et pour pallier cette problématique, il a cherché des personnes originaires de Valenciennes, des mathématiciens. Il y avait Michèle Plaisant de Maubeuge, moi de Denain. Nous serons rejoints par Fernand Parsy, Henriette et Marcelle Debiennne. Puis Jean-Claude Dupin, Gérard Coquet et son frère Jean. Bien entendu Michel Moriametz, originaire de Raismes, sera l'éclaireur pour la physique et le responsable du centre universitaire. Par la suite Monsieur Coffigniez donnera le premier cours de lettres.

NS : Comment expliquer le succès du centre universitaire et aujourd'hui de l'Université ?

PT : Je pense qu'on peut l'attribuer à la proximité entre enseignants et étudiants.

Le contact humain. Nous déjeunions sur place, nous étions disponibles. C'est plus difficile dans une université comme Lille, il y a plus d'étudiants. Il y avait aussi une véritable demande. Le bouche à oreille a très vite fonctionné. Et puis, cela correspondait à un phénomène national avec l'augmentation du niveau d'études des jeunes. Et enfin, l'offre de formation était différente. On ne voulait pas être un concurrent de Lille qui l'a très vite compris d'ailleurs. L'université voyait venir des étudiants qui ne seraient jamais arrivés jusqu'à elle si Valenciennes n'avait pas été créée. Ils n'auraient d'ailleurs jamais fait d'études...

NS : Vous avez été Président de l'Université de 1986 à 1991. Quels souvenirs en gardez-vous ?

PT : Les relations avec Lille étaient apaisées. C'était l'époque aussi où Jean-Louis Borloo souhaitait mettre l'Université en centre-ville. Mais il n'y avait pas de place en ville ! Il manquait aussi de moyens de communication entre le Mont Houy et le centre-ville. Mais la ligne de tram a tout réglé !



ROGER MÉNISSEZ a fait partie de la promo 64



Aujourd'hui à la retraite, il a été professeur de mathématiques au lycée du Hainaut toute sa carrière. Il se souvient qu'après une première année ratée à l'Université de Lille, il était heureux de pouvoir intégrer celle de Valenciennes, même s'il s'agissait de ses débuts. Tout d'abord, parce que c'était beaucoup plus familial. « On se connaissait tous. La transition avec le lycée était moins rude. Nous étions peu nombreux ! Ce qui nous permettait aussi d'être mieux encadrés. Alors qu'à Lille les amphithéâtres étaient surchargés. Nous étions 300 ! » A

cette époque, il était pion à Le Quesnoy, alors étudier à Valenciennes a vraiment simplifié son quotidien.

Il a donc connu le premier cours avec Monsieur Tison dans la salle de réunion de la Mairie, en attendant que les préfabriqués soient terminés. Un mois plus tard, tout était prêt ! « Ceci dit, en maths, il ne nous fallait pas grand chose pour travailler : une craie, une éponge et un tableau ! Nous étions même mieux lotis qu'à Lille : au moins à Valenciennes nous avions une table et une chaise par personne ! » En ce qui concerne la qualité de l'enseignement, il estime qu'elle était équivalente à celle de Lille. « J'ai redoublé la première année, j'ai pu comparer ! »



■ Jean-Paul Bricout

UN CONTINUUM DE CROISSANCE

NS : *Monsieur Bricout, je crois que vous avez connu mai 68 en tant qu'étudiant à Valenciennes...*

JPB : En 1966, j'avais 21 ans et j'ai été étudiant 2 ans à Valenciennes sur le boulevard Harpignies, dans les préfabriqués. J'y ai donc vécu mai 68 ! Mais vous savez, nous étions à l'écart. Les manifs étaient soft à Valenciennes. Le Président Moriametz n'était pas contre le fait que les étudiants soient visibles, c'était aussi une façon d'exister ! Mais parmi eux, il n'y avait pas de meneurs, ni de vécu universitaire. Nous n'étions pas émancipés, nous n'avions pas d'histoire commune et donc nous étions moins virulents. Je crois que les étudiants voulaient passer leurs examens sans les reporter en septembre, comme c'était le cas au national...

NS : *Pourquoi Valenciennes ?*

JPB : Originaire de Caudry, j'étais attiré par Valenciennes et par la convivialité du centre universitaire. On ne faisait pas un grand pas vers l'inconnu comme à Lille ! Nous avions de bons profs : Gérard Cocquet en mathématiques par exemple. On était chouchoutés, bien encadrés, le suivi universitaire était excellent !

NS : *Quel a été votre parcours ensuite ?*

JPB : Après ces deux années, je suis allé à Lille. Il a fallu une période d'adaptation, là, c'était le grand saut ! J'ai eu ma maîtrise, j'ai passé l'Agrég, j'ai intégré

le Laboratoire de Matériaux Métallurgie puis un poste d'assistant à Valenciennes pendant 3 ans. C'est en 1970 que je suis revenu au Mont Houy. En 1974, j'ai obtenu mon poste de maître assistant à condition de faire ma recherche à Valenciennes en « chimie des matériaux ».

Et puis, j'ai fait une longue carrière de chercheur. J'ai passé ma thèse d'Etat en 1984. A cette époque, l'Université manquait de moyens et de locaux. Il fallait se débrouiller, établir des collaborations avec l'industrie pour arriver à percer. Nous étions encore dans les locaux de l'IUT, c'est seulement après qu'on a construit la faculté de sciences. Il n'y avait pas de locaux dédiés « recherche » ! Je me souviens que des personnes travaillaient et faisaient des manips dans les toilettes par manque de place ! Les normes de sécurité n'étaient pas aussi rigoureuses qu'aujourd'hui !

En ce qui concerne les locaux, c'est Noël Malvache qui a initié ce travail de maturation de l'Université, et c'est sous le mandat de Claude Tournier qu'il y a eu de nombreuses constructions.

NS : *De quelle façon l'Université a évolué ?*

JPB : C'était un continuum de croissance : j'ai toujours connu l'Université en expansion. Il y avait 3 principes fondateurs.

Tout d'abord, la professionnalisation des formations. On a toujours eu le souci de se dire : « Est-ce que cette formation est

Imageur cardiaque –
Nord Matin – 3 juillet 1976



professionnalisante ? » « Est-ce qu'elle intègre l'étudiant dans l'économie ? »

Ensuite, l'accueil des étudiants défavorisés. L'Université a été construite dans un bassin en pleine mutation, le taux de boursiers y était d'ailleurs élevé ! C'est l'Université du territoire.

Enfin, l'ouverture à l'industrie. C'est une Université qui s'est construite avec un IUT. La place des stages a donc toujours été importante, c'est son histoire. Les enseignants ont tout de suite eu des relations avec les entreprises. L'accent était mis sur les stages et la recherche appliquée : j'insiste sur « appliquée ». Par exemple, l'imageur cardiaque est une réalisation de notre Université. C'est le fruit de la recherche appliquée.

Dans les années 70, l'Université a beaucoup communiqué dans les médias. Cela a beaucoup participé à notre image. Michel Moriamez était un vrai chef d'entreprise, c'était un communicant. Valenciennes a toujours été regardée comme novatrice par les tutelles parisiennes. Nous expérimentons de nouvelles formations... Prenons l'exemple de l'apprentissage puis de la formation d'ingénieur par alternance, la formation continue pour adultes...

De la même façon, l'IUT a créé les enseignements et le DUT de Maintenance Industrielle. C'est parti de Valenciennes

en 1978, d'abord à titre expérimental, et maintenant cette formation s'est développée partout ! Cela a été possible grâce à nos contacts industriels comme avec *Jeumont Schneider*. J'en parle en connaissance de cause car j'ai été directeur de ce département de 1992 à 1995 !

L'Université s'est donc toujours adaptée en respectant ces 3 principes et c'est comme ça qu'elle a peu à peu élargi son offre de formation.

NS : Je crois que ce qui a compté dans votre carrière, c'est la place de l'apprentissage ?

JPB : C'est en 1986 que nous avons créé une école d'ingénieurs par alternance avec l'UIMM : l'ISIV, aujourd'hui intégrée à l'ENSIAME. C'était une offre différente de celle des écoles d'ingénieurs traditionnelles : le début de l'apprentissage dans l'enseignement supérieur ! On était les premiers avec l'université Catholique de



Entrée IUT



Etude de la radioactivité de l'atmosphère en TP structures et matière en 1974



Plate-forme technologique
pour les formations de
techniciens et d'ingénieurs
par alternance

Lille. J'étais directeur, j'y ai fait un mandat. Je suis très attaché à cette école. C'est une de mes grandes fiertés. C'était une formation exemplaire parce qu'on formait des ingénieurs de production. Cela répondait à un réel besoin et c'était tellement novateur de proposer de l'apprentissage à ce niveau ! Il y a vraiment un côté affectif, c'est un peu notre enfant ! C'est une réussite de l'Université. Il faut que ce soit pérennisé ! L'ISIV, j'y crois ! J'y ai mis mon fils !

NS : C'est ensuite que vous avez occupé le poste de Directeur de Formasup ?

JPB : C'est ensuite que Pascal Level, alors Président, m'a demandé d'être Vice-Président des ressources humaines. J'ai donc fait moins de recherche pendant 5 ans. C'est vraiment la difficulté de l'enseignant-chercheur : l'équilibre entre l'enseignement, la recherche et les autres engagements. Entre temps, je suis devenu directeur de Formasup de 2001 à 2003. C'est un Centre de Formation des Apprentis de la Région Nord-Pas de Calais pour l'enseignement supérieur. Il fédère et contrôle l'apprentissage. C'est ma seconde fierté ! Je n'y ai fait qu'un seul mandat car je suis devenu 1^{er} Vice-Président de Marie-Pierre Mairesse. L'apprentissage n'a pas une bonne image mais Formasup lui a rendu ses lettres de noblesse. L'apprentissage doit faire l'objet d'un réel choix de la part de l'étudiant. Beaucoup d'ingénieurs commencent par cette voie. C'est finalement de la pédagogie expérimentale, spécifique à l'alternance. L'apprentissage permet aussi d'aider les familles qui n'auraient pas les moyens de faire faire des études à leurs enfants. Je me souviens d'un jeune, ayant le niveau

DUT, qui a fait son apprentissage chez Peugeot. Il a fait son mémoire d'ingénieur sur l'outillage de la frappe à froid. Il aurait eu du mal à devenir ingénieur autrement. Il a fait un travail remarquable qui a servi son entreprise.

NS : Vous avez donc vécu les 40 ans de l'Université ?

JPB : Oui, l'âge adulte ! L'organisation de cet anniversaire était la traduction de notre maturité. Nous avons fait venir l'Orchestre de Douai au Phénix. C'était très réussi et très festif.

Entre temps d'autres universités ont été créées : Artois, Littoral...

NS : Qu'est-ce qui, à vos yeux, fait la réussite de l'Université de Valenciennes ?

JPB : L'IUT et la fac de sciences étaient la base puis la fac de droit, les lettres, l'IAE ont été créés. Et là, on a su fédérer. Les cultures sont différentes mais on s'entend. Nous avons une Université pluridisciplinaire avec une identité transport, notre force, notre image de marque. Valenciennes c'est « le vivre ensemble ». A Lille, il y a les sciences, le droit, les lettres, mais ils sont géographiquement séparés. Nous, nous sommes ensemble. Il y a une cohésion, même si ce n'était pas gagner d'avance ! On est fier du chemin parcouru par l'Université. J'admire des gens comme Michel Moriametz, Noël Malvache pour la création du centre universitaire, puis Edouard Bridoux qui s'est battu pour qu'il devienne une université du temps de Raymond Barre et Alice Saunier Saïté... Ils étaient passionnés ! Il faut dire que Moriametz souriait toujours... mais quand il avait une idée dans la tête...

Extrait de l'interview de NOËL MALVACHE réalisée en février 2007 à l'occasion du 40^{ème} anniversaire du SIPES

Développement du Mont Houy.

*Depuis le 1^{er} juin 2014, c'est un nouveau
syndicat mixte qui est en charge du
schéma de cohérence territoriale, issu
de la fusion du SIPES et du SITURV.*



« Le SIPES, c'est le Syndicat Intercommunal pour la Promotion de l'Enseignement Supérieur de l'arrondissement de Valenciennes. Il regroupe 3 intercommunalités : Valenciennes Métropole, La Porte du Hainaut et la Communauté de Communes de la Vallée de la Scarpe. La première fonction de ce syndicat est de regrouper les 82 communes de l'arrondissement et faire quelque chose pour l'enseignement supérieur. La première des tâches a été d'acheter des terrains. Ce sont les communes qui les ont achetés et les ont offerts à l'Université. On a environ 60 hectares sur un terrain intercommunal... Il y avait une urgence dans le contexte social. Les jeunes voulaient une Université près de chez eux. Les 82 élus ont discuté entre eux. C'était une chance extraordinaire de s'unir ! Autrement, je ne crois pas qu'il y aurait eu cette Université sur ce territoire. »





■ Jean-Claude Angué ÊTRE CRÉATIF

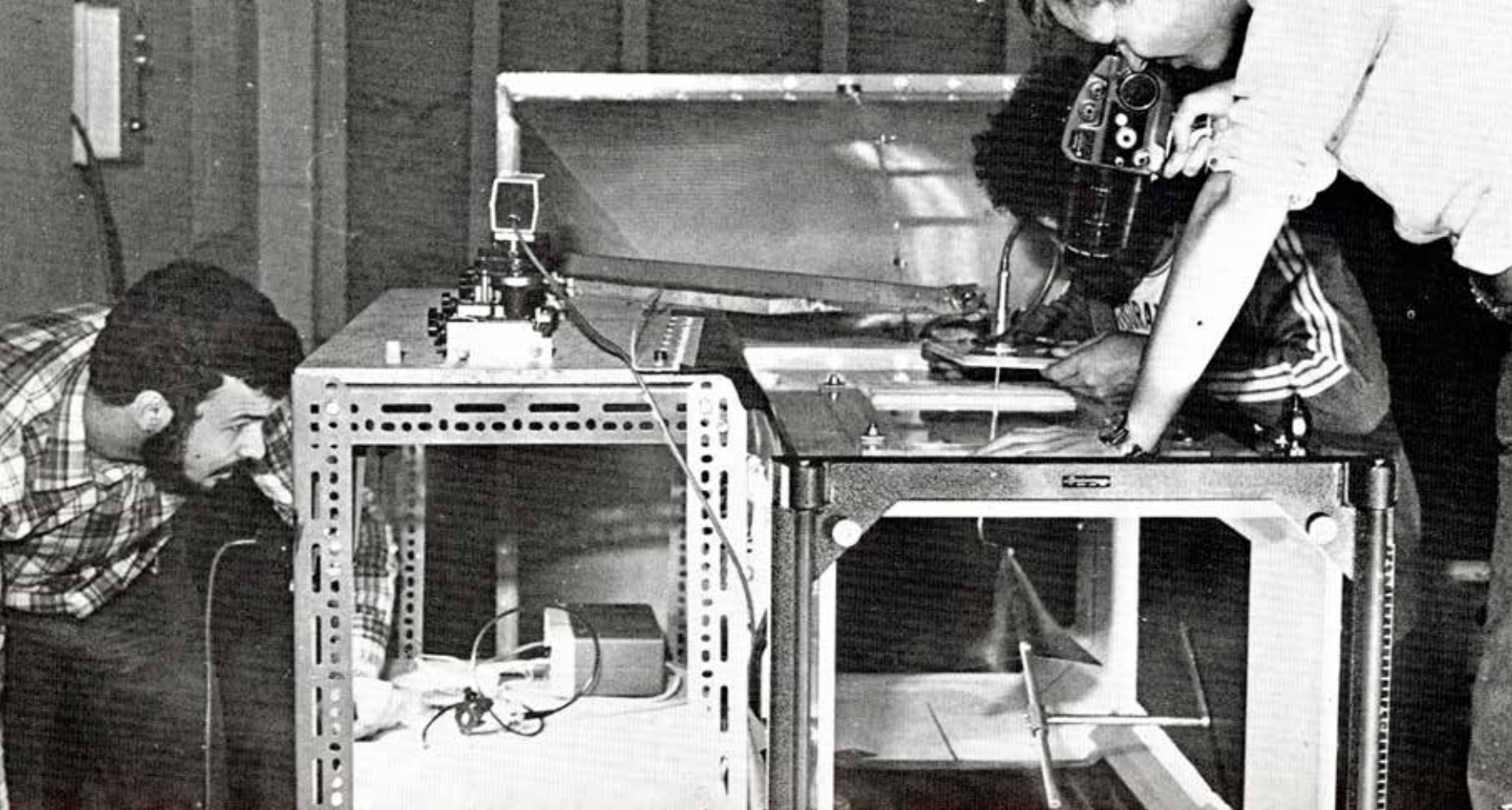
NS : *Monsieur Angué, votre domaine d'intervention est l'automatique, c'est ça ?*

JCA : J'ai intégré le laboratoire d'automatique de Lille en 1968. C'était le tout début. Ça m'avait plu sans que je sache ce que c'était vraiment. En 1970, tout en continuant la recherche à Lille, j'étais assistant à Valenciennes. Compte-tenu du nombre croissant d'étudiants, il y avait des postes. Nous étions à l'IUT département Génie Mécanique. C'était les premiers murs au Mont Houy. Le mois de septembre 1973 a été décisif. Noël Malvache passe sa thèse d'Etat et décide de créer le Laboratoire Automatique Industrielle et Humaine, LAIH. Nous étions quatre : Noël Malvache, Didier Willaëys, René Soënen et moi. La thèse de Noël était très spécifique. A Lille, il travaillait sur la coordination du mouvement de l'œil et de la main. A Valenciennes, pour se différencier, il décide d'ajouter l'effet des vibrations sur l'homme. On étudiait la place de l'homme dans les systèmes très automatisés. Cela pouvait servir au contrôle aérien, au pilotage d'avions, d'hélicoptères... C'est le début, en France, de l'étude des systèmes homme-machine. C'était un dispositif pour que l'homme soit le plus efficace possible. Noël avait des contrats à l'époque avec la DRET, la Direction des Recherches et Etudes Techniques, qui était l'organisme de recherches militaires de l'armée.



Nous avions peu de moyens. Il fallait donc être créatif. Noël Malvache avait une idée toutes les 5 minutes. Il était très exigeant et minutieux. Ses propositions de travail ont donné lieu à 5 thèses.

De son côté, René Soënen crée son propre laboratoire en productique, c'est-à-dire l'ensemble des moyens informatiques mis en œuvre pour améliorer la production. Le début des années 1970 est l'époque où l'accès à l'informatique se démocratise. Les ordinateurs deviennent de plus en plus puissants mais c'était les débuts ! Cela a permis de nous développer. Je me souviens qu'en 1973, nous étions chargés



d'installer le premier ordinateur industriel de l'Université et nous sommes allés choisir l'ordinateur de gestion au cours d'une mission mémorable à Lyon avec le Président Moriametz.

NS : *Quelle ambiance y avait-il au sein du laboratoire, sachant qu'il y avait peu de moyens ?*

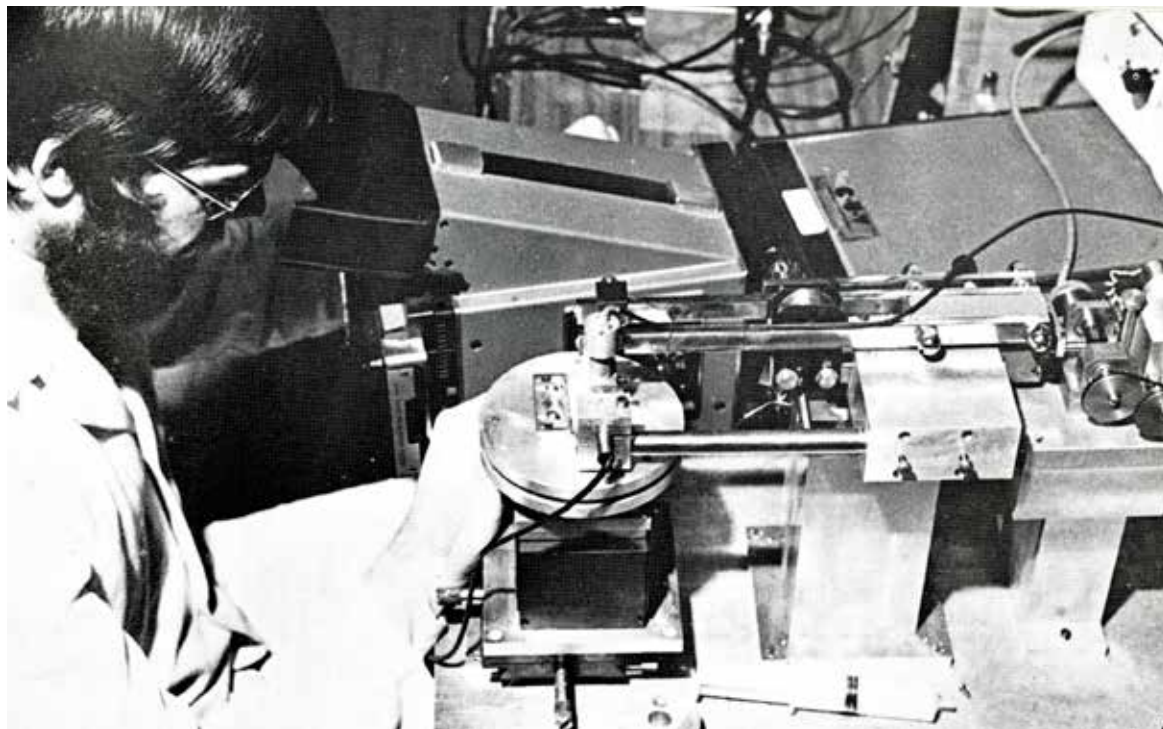
JCA : Il y avait une réelle émulation entre les labos d'électronique et d'automatique. Michel Moriametz voulait vraiment développer l'Université mais nous n'étions que 3 dans notre équipe de chercheurs et nous n'avions ni argent ni place ! On parlait de rien ! Ceci dit on travaillait beaucoup. On s'amusait beaucoup aussi d'ailleurs. C'était très convivial. On organisait des repas du laboratoire, on jouait aux cartes, on se déguisait.

«Je me souviens de Michel Moriametz avec une sarbacane... il aimait aussi s'amuser !»

On voulait tous participer au développement du LAIH et créer des postes. Nous démontrions au Ministère que nous étions 4 et que nous travaillions pour 6. On se disait qu'il nous accorderait 5 postes... Nous étions toujours partants pour créer de nouveaux enseignements. Nous en avions envie et nous avions de plus en plus d'étudiants ! On s'est donc développé mais ensuite, nous avons eu des problèmes de place. On investissait les toilettes, on coupait des halls pour faire des bureaux.

Notre objectif était que le laboratoire obtienne la labellisation du CNRS, gage de qualité.

*Expérience en soufflerie –
laboratoire – 1970*



NS : De quelles évolutions vous souvenez-vous si vous comparez cette époque avec celle d'aujourd'hui ?

JCA : En 1973, on s'est battu pour le 1^{er} ordinateur industriel, c'était une armoire et aujourd'hui c'est une petite carte. C'est tellement banal ! A l'époque, c'était tellement complexe ! La technologie était limitée. Quelle progression !

Autre anecdote, je me souviens que nous avons acheté 8 ordinateurs pour la salle informatique en GEA (Gestion des Entreprises et des Administrations). C'était une révolution ! On avait fait des boîtes en bois pour les protéger ! On n'imaginerait pas ça aujourd'hui !

Il n'y avait ni Word ni Powerpoint. On devait faire des dessins manuellement à l'encre de chine et les photographier en diapos pour les présenter.

Au LAIH, on était des originaux. Par exemple, des psychologues du travail

sont entrés dans nos équipes mais c'était difficile entre eux et les automaticiens. Le CNRS prônait la pluridisciplinarité mais ce n'était pas simple entre les disciplines.

En 1973-1974, le responsable de la formation continue trouvait des cours à faire dans les entreprises. Nous, nous étions sur tous les coups ! Cela permettait d'avoir des budgets pour acheter du matériel de laboratoire. Les conditions de travail étaient bien différentes ! Mais c'était aussi stressant. Nous étions face à des professionnels. Nous étions les meilleurs en théorie mais pas forcément sur la technique.

Nous faisons aussi des formations pour les instituteurs. Cela a d'ailleurs débouché sur l'IUFM. L'idée était d'apprendre à expliquer aux enfants le monde qui nous entoure.

Comme vous le voyez, c'était très large !

NS : C'est en 1979 que Noël Malvache devient Président ?

JCA : Oui. Pendant sa présidence, il est resté patron de son équipe. Didier Willaëys et moi avons développé chacun la nôtre. Au fil du temps, nous arriverons à 80 personnes. Nous aurons des locaux. Nous avons beaucoup de contrats industriels. Pour qu'on nous fasse des demandes, il fallait être connu. Nous étions les seuls en France !

Nous travaillions par exemple avec Orly afin d'organiser au mieux la navigation aérienne, d'améliorer la performance et la sécurité. C'était une transformation du poste de contrôleur aérien. Nous analysions la direction de leur regard, faisons des tests pour connaître leur fonctionnement. L'objectif à atteindre était qu'ils voient les événements dans les meilleures conditions. C'était typiquement la conception et la réalisation d'un système homme-machine.

NS : Et après sa présidence ?

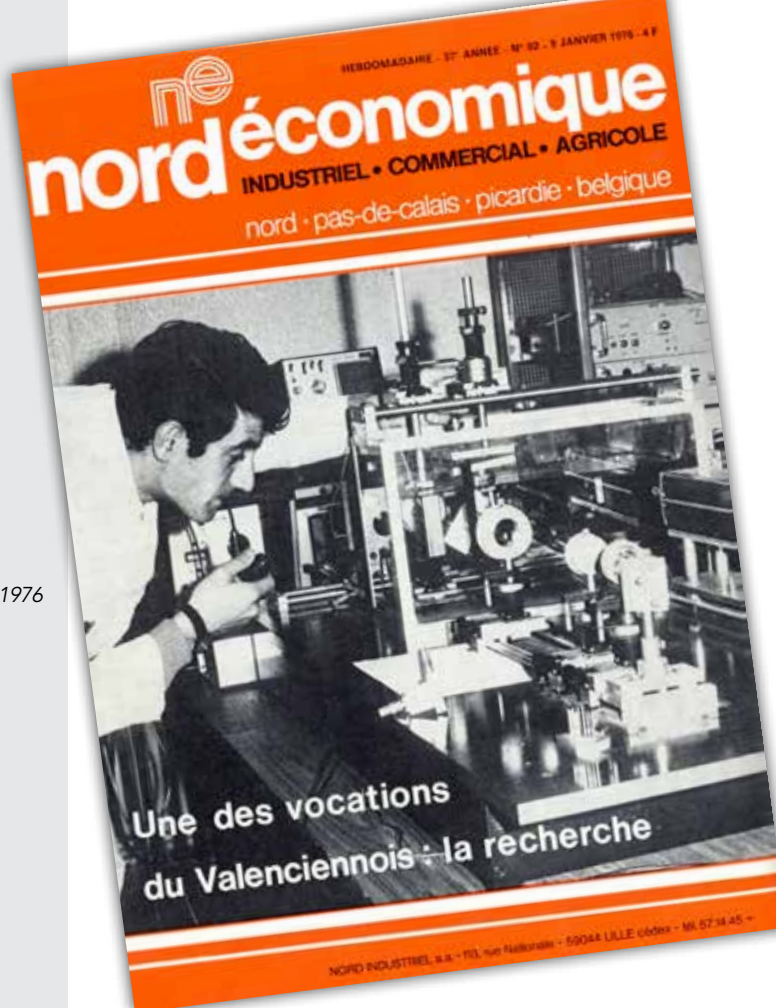
JCA : C'était en 1986. Nous avons pris notre autonomie, les choses avaient évolué. Le retour n'a pas été simple... Noël me demande de prendre la direction du LAIH. La mission était de gérer les relations avec le CNRS, la cohérence des équipes...

En 1990, le laboratoire de Génie Mécanique s'est également développé et le CNRS nous dit : « On voit une grosse entité sur Valenciennes ». Il faut alors nous regrouper. Ce n'était pas simple. Nous avons rencontré 2 difficultés : tout d'abord, il fallait trouver une cohérence d'ensemble entre la mécanique, la psycho, l'automatique et l'informatique. Et puis bien sûr les conflits d'hommes. Trois responsables à la



base pour n'en choisir qu'un ! C'est peut-être à ce moment là qu'est né le thème du transport... Pour nous, c'était un domaine d'application. Nous pouvions travailler sur la fatigue du conducteur par exemple. Lors de la rédaction du programme du Laboratoire d'Automatique, Mécanique et d'Informatique Industrielles et Humaines, LAMIH, le transport est apparu comme une valeur sûre qui rassemblait tout ce que nous faisions séparément dans ce domaine. La création officielle du LAMIH s'est faite en 1992. Nous nous sommes réorganisés, nous avons déménagé... Il y a eu un temps d'adaptation et il a fallu roder les aspects scientifiques. J'ai été directeur du LAMIH pendant 3 ans, puis en mars 1996, j'ai été élu Président de l'Université. Aujourd'hui le LAMIH fonctionne bien. Il est associé au CNRS, ce qui est une véritable reconnaissance scientifique. Nos anciens thésards sont devenus Professeurs. Le LAMIH et son histoire, c'est exemplaire ! Nous sommes passés de 3 à 200 personnes aujourd'hui ! Et on y a participé ! C'est le volet scientifique du pôle de compétitivité « Transports » qui fait l'honneur du valenciennois.

Voix du Nord –
15 août 1972



NS : *La recherche a souvent débouché sur la création d'activités ?*

JCA : Oui, je me souviens d'Abdallah Asse qui voulait créer sans avoir une idée précise au début. Son premier brevet concernait une télé interactive. On est même passé sur TF1 et on a été reçus par Pierre Bellemare ! Et puis, il a déposé un brevet de diagnostic automatique. Je me souviens, il a été testé à la SMAN. C'était une carte énorme à l'époque ! C'est comme ça que Prosyst a démarré, entreprise valenciennaise qui travaille à l'international aujourd'hui. Avec des financements de l'Agence Nationale de Valorisation de la Recherche, l'ANVAR, il a pu déposer le brevet et créer sa première carte.

NS : *Quels souvenirs gardez-vous de votre présidence ?*

JCA : Tout d'abord, au niveau humain, j'avais une équipe de Vice-Présidents très présente, motivée, passionnée ! Pour les réalisations, j'en citerai 5. Tout d'abord, le nombre d'étudiants n'augmentait plus. Ce qui amplifiait une situation financière difficile. Tout passait en heures complémentaires. Il n'y avait pas assez de postes. Le système ministériel de répartition des moyens défavorisait les petites universités. Il y avait de trop petits effectifs dans les formations. Il fallait fermer des filières car nous avions des problèmes économiques. Cela a été difficile pour les Professeurs, les directeurs d'instituts me demandaient des explications devant les amphes ! J'ai fait la Une des journaux pour ça ! Entre Noël et la rentrée, on perdait la moitié des étudiants comme dans beaucoup d'universités, on réorganisait et on diminuait les heures complémentaires. On rationalisait.

Le deuxième point est la création de Valutec. C'est une Société Anonyme adaptée pour gérer les équipements lourds de l'Université en relation avec les entreprises comme par exemple la catapulte. L'Université est majoritaire



dans cette structure industrielle et faire adopter un tel projet par le conseil d'administration d'une Université pluridisciplinaire n'est pas simple.

Le troisième point est le soutien au développement du thème transport par le LAMIH, en relation avec les grands industriels de la région.

Le quatrième point est la poursuite des constructions universitaires, dans la continuité de l'action de mes prédécesseurs, qui ont permis de doter chaque institut et chaque laboratoire des locaux qui étaient nécessaires.

Enfin, une structure spécialisée pour l'insertion de nos étudiants dans le monde du travail a été mise en place, soulignant ainsi la vocation de notre Université préoccupée par les débouchés professionnels.

NS : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

JCA : J'ai découvert les collègues des autres composantes, leur façon de raisonner, de fonctionner. La gestion des hommes était importante même si ce n'était pas le plus facile. J'ai aimé aussi les rencontres que l'on fait en tant que Président. Elles sont nombreuses et différentes. C'est très intéressant.

Les expériences sont variées aussi ! Je me souviens que la fac de droit organisait des conférences sur l'Europe. Elle devait faire venir Cohn-Bendit. Les chasseurs avaient décidé de faire le bazar ! J'ai vécu la vie d'une manif avec tomates pourries, intervention des RG, des CRS... Quelle expérience !

La vie d'un universitaire est de toute façon passionnante ! Il y a la recherche,

le transfert de technologie avec de l'innovation, la négociation de contrats, le démarchage. Bien sûr, il y a l'enseignement en formation initiale et en formation continue. Il y a l'administration avec la création de filières, le montage de dossiers, la recherche qui permet de se faire connaître et d'évoluer dans sa carrière et puis la publication des thèses. Dans chaque étape de ma carrière, j'ai eu l'impression d'une grande liberté. C'est formidable. En tant que chercheur, nous choissions le thème sur lequel nous voulions travailler par exemple !

NS : A vos yeux, quel est le secret de la réussite de l'Université ?

JCA : Je pense qu'on a su cibler les bons domaines d'intervention et on a su le faire bien. Plus on est petit, plus il faut cibler. Nous avons le devoir de ne pas être une sous-université de Lille et pour cela il fallait innover en enseignement comme en recherche. Les filières originales comme la maintenance industrielle, l'audiovisuel, les systèmes homme-machine, la mécanique énergétique et aujourd'hui les transports ont permis de recruter, et pas seulement au niveau local. Nous avons aussi été soutenus par Jean-Louis Borloo. Nous avons bénéficié des fonds du FEDER. Il disait : « Si vous mettez un franc, je triple la somme. » On a donc pu investir. L'Université et la nécessité de son développement ont toujours fait l'unanimité dans le monde politique local de Valenciennes à Cambrai et jusqu'à Maubeuge.

50 ans d'enseignement. 50 ans de recherche. 50 ans d'innovation. Philippe Champagne et Carine Barbafieri sont des enseignants-chercheurs. Ils interviennent dans des domaines très différents mais ils ont une passion commune : leurs étudiants. Sami Mohammad a de son côté un parcours personnel atypique. Professionnellement, il cherche, trouve et crée. Enfin, Franck Ebel a mis en place une formation étonnante et à la pointe. Ils sont bien loin de l'image du chercheur derrière sa paillasse et ses éprouvettes... C'est aussi ça l'Université...



■ Philippe Champagne DONNER ENVIE

NS : *Monsieur Champagne, dans quel domaine intervenez-vous ?*

PC : J'ai fait une thèse de chimie organique à l'université de Lille et c'est en 2000 que j'ai eu un poste de Maître de conférences à Valenciennes. La chimie y était naissante. Le labo qui pouvait correspondre à mon profil était à Maubeuge : le Laboratoire de Matériaux Céramique et Procédés Associés. J'ai donc quitté Lille pour également faire des recherches à l'UVHC.

NS : *Quel est le thème de vos recherches ?*

PC : L'objectif est d'améliorer certains procédés en apportant ma griffe de chimiste dans un monde de matériaux. La chimie s'intéresse au développement durable. L'idée est de faire durer les matériaux et en inventer d'autres.

NS : *Vous avez d'autres responsabilités en plus de la recherche et des cours...*

PC : C'est en 2002 que j'ai pris le poste de responsable pédagogique. Ce poste permet l'interaction entre le laboratoire et la formation, en Master ingénierie de la chimie et des matériaux. C'est ce qui est formidable en acceptant cette nouvelle responsabilité : on part d'une recherche fondamentale et on côtoie les industriels ! En effet, nos formations sont professionnelles et laissent une large place aux stages, aux contrats d'apprentissage...

Cela renforce le lien entre le diplôme et l'entreprise. Et en ce qui concerne la recherche, à ce stade elle peut être effectuée avec l'entreprise à travers des prestations. Par exemple en effectuant des analyses qu'elle nous a demandées. Nous pouvons aussi travailler sur des problèmes plus ambitieux, qui engagent des études plus longues. Les étudiants interviennent alors sous forme de projets.

NS : *Dans quels secteurs intervenez-vous ?*

PC : Le secteur de l'énergie avec Areva ou Jeumont Electrique pour l'amélioration des matériaux dans des centrales, ou des éoliennes... La métallurgie pour Arcelor en recherche et développement afin de répondre à des problématiques liées aux aciers. La chimie : un contrat d'apprentissage est en cours dans le Val d'Oise pour l'analyse et le traitement de l'eau. Autre exemple, le textile : j'encadre des étudiants de thèses qui travaillent sur des tissus intelligents : des tissus qui utilisent la lumière pour nettoyer les salissures ou des tissus dépolluants. Nous collaborons avec l'Institut des membranes à Montpellier. Dernier exemple, le milieu médical : nous faisons des bio-matériaux pour des prothèses par exemple. Nous savons fabriquer des matériaux pour la chirurgie comme des micro-pinces.

NS : *La chimie des matériaux a pris de l'ampleur et permet à la formation de rayonner.*

PC : On ne peut plus dissocier la recherche de la formation. Nos étudiants viennent de la France entière ! Ils nous connaissent par Internet mais surtout par le « bouche à oreille ».

Dans notre Master en apprentissage, nous comptons 25 étudiants, ce qui veut dire 25 contrats de 2 ans avec 25 entreprises du Nord-Pas de Calais qui s'intègrent dans un projet universitaire. Ce n'est pas rien ! En formation initiale à Valenciennes, il y a 40 étudiants. Parmi eux, 80% trouveront du travail dans la chimie des matériaux en moins de 6 mois dans le Nord-Pas de Calais. Les 20% restant trouveront hors région.

NS : *Vous avez un métier-passion...*

PC : Le réflexe de l'étudiant est le suivant : « Voilà ce qui existe et voilà ce qu'on pourrait faire ». Il y a une réelle émulation liée au fait que nous faisons des découvertes ! Notre passion se matérialise par les nombreux échanges avec les étudiants, la recherche, les industries... que ce soit en France ou à l'international. Nous avons des liens avec le Maroc, les Etats-Unis, l'Irlande, l'Espagne... Des professeurs et des chercheurs viennent chez nous. Ce sont des « professeurs invités » qui travaillent avec nous, font des séminaires. Les étudiants voient de grands chercheurs !

Nous sommes curieux de tout. Nous sommes d'éternels étudiants avec le côté humble du chercheur. C'est un travail très collectif au service de l'autre. En effet, notre rôle est d'aider l'individu : le jeune,

l'entreprise, et pour les années à venir ! Nous avons une mission très variée. On gère des budgets : ce n'est pas rien ! On peut décider à tout moment de recruter, de mettre de l'argent sur une recherche porteuse d'emplois... Et on s'évade sur le plan intellectuel : on rencontre des gens compétents, on s'améliore, on se construit sans arrêt !

NS : *Quel est votre rôle, à vos yeux ?*

PC : Le rôle du responsable de formation est de donner de l'ambition aux jeunes. Leur donner envie de prendre en main l'avenir du pays. Nous prenons du temps pour les accompagner dans leur globalité. Au quotidien, il est important de prendre en compte l'être humain avec par exemple la volonté de créer des moments pour lui, de l'aider à s'intégrer au sein de la formation.

Dans le même esprit, nous accueillons des lycéens et des enfants des écoles primaires. Nous leur présentons les différents métiers qui existent, nous essayons de leur donner goût aux sciences. On leur explique ce qu'on ne leur explique pas au quotidien.

Il est important de se donner du temps. 50% de notre temps est consacré à l'enseignement et 50% à la recherche. Je dirais même qu'aujourd'hui dans mon travail, il y a un temps pour les manipulations, un temps pour le rayonnement et un temps pour la transmission.

Je pense que l'enseignement, c'est l'envie de donner envie ! Le rayonnement se fait après. On est d'abord là pour les jeunes, pour les suivre - et même une fois qu'ils sont rentrés dans la vie professionnelle. C'est aussi une façon de créer un réseau.





Philippe Champagne dans ses travaux de recherche

NS : Vous travaillez sur les sites de Valenciennes et Maubeuge. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi votre laboratoire est à Maubeuge ?

PC : Le laboratoire est à Maubeuge depuis 20 ans car frontalier à la Belgique avec qui nous avons des liens forts sur le domaine des matériaux céramiques. De plus, le vivier d'entreprises justifiait l'implantation. Et puis, il y a eu une réelle volonté politique de dynamiser la région. De faire de Maubeuge une ville étudiante avec plus de vie.

L'UVHC a donc deux antennes : le pôle matériaux à Maubeuge et le pôle agro-alimentaire à Cambrai. Je trouve que ça donne quelque chose de rationnel. Les antennes incarnent des pôles de compétitivité. Elles permettent de rayonner et de desservir localement les étudiants qui ont envie d'étudier mais qui n'ont pas trop de moyens. Ça donne leur chance aux étudiants locaux tout en proposant un enseignement de qualité. On peut passer son Bac à Maubeuge, faire ses études supérieures jusqu'au Doctorat à l'antenne de Maubeuge et intégrer une entreprise locale comme *Affival* par exemple. C'est pour ça que l'UVHC et les antennes perdurent.

Alors, oui... on est tout le temps sur la route, c'est usant ! Nous avons une vie mouvementée ! Mais ça me convient. Et puis, il y a une certaine fierté à ce que l'antenne de Maubeuge existe encore aujourd'hui. Il y a eu des moments difficiles où les étudiants préféraient aller à Valenciennes. Mais nous avons bien rebondi. Il y a une belle progression avec un esprit d'antenne, la ténacité des gens pour exister à tout prix. Cela

crée des gens différents. Il y a une certaine fierté avec un noyau dur en formation et en recherche.

NS : Quelle est la différence de Valenciennes ?

PC : L'esprit familial. La géométrie humaine. L'humilité. L'échange avec les étudiants. On peut construire ensemble. Ailleurs, tout est compartimenté. On enlève le mur entre l'enseignant chercheur et l'étudiant qui a envie d'y arriver. Des événements comme « Les Imprévus » y participent.

Valenciennes propose aussi des formations très spécifiques avec une écoute des besoins du bassin, industrie et étudiants, sans perdre pour autant la qualité. En effet, Il faut savoir que des étudiants étrangers viennent en Bac+5, des gens de Bordeaux s'intéressent à une petite Université comme la nôtre. On travaille avec Montpellier et nous ne sommes ni timides ni complexés. L'Université de Valenciennes est remplie de gens dynamiques !

NS : Comment sont financées les universités ?

PC : L'Etat finance nos salaires et nous alloue des sommes pour nos laboratoires. Ceci est complété avec les prestations proposées aux entreprises et la taxe d'apprentissage. Les industries sponsorisent des événements, achètent du matériel, ce qui nous permet de proposer une formation de qualité. Plus on adhère à de gros projets, plus cela nous permet de réinvestir et de garder la qualité de notre enseignement, de créer de nouvelles formations, de nouveaux diplômes.



On doit donc se débrouiller. Il y a beaucoup de dossiers, de demandes de financements... les chercheurs ont dû se réveiller ! Ils ont vraiment la pression. Ce qui compte pour un laboratoire, c'est le nombre de publications et par des éditeurs cotés. Si nous ne trouvons pas de beaux projets, nous avons moins de moyens, nos recherches sont moins ambitieuses et leur qualité s'en fait ressentir. Tout est imbriqué.



■ Carine Barbafieri ETUDIANTE À VIE !

NS : *Quel est votre parcours ?*

CB : Je suis marseillaise depuis 5 générations ! Quand je suis partie à Paris à l'âge de 20 ans, c'était un déchirement pour ma famille ! Je voulais faire de la recherche. Ma place était en Hypokhâgne. L'enseignement était une vocation. J'ai soutenu ma thèse fin 2003.

NS : *Pourquoi Maître de conférences ?*

CB : L'idée d'être étudiante à vie me séduisait. Je ne voulais pas être pleine de certitudes et ce n'est pas le cas quand on apprend. En 1998, il y avait un poste par an de Maître de conférences en littérature du 17^{ème} siècle. Il y a donc eu la révélation du métier mais l'angoisse du poste... Vous savez quel a été le plus beau jour de ma vie ? Quand j'ai eu mon poste à Valenciennes, à la Faculté de Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines (FLLASH). J'ai fait une grande fête comme à mes 20 ans ! J'allais faire le métier que j'ai toujours voulu faire ! Il fait froid dans le Nord ? Un détail ! J'ai été recrutée en 2006.

NS : *Votre thème de recherche est donc la littérature du 17^{ème} siècle. Que recherche-t-on en littérature ?*

CB : On recherche des documents, des textes d'époque oubliés qu'on donne à lire. On en fait une édition critique. On se met au service du texte. On découvre des fragments de chansons, des gestes perdus... Les supports ont des trous, des fautes d'impression... C'est un travail complémentaire à l'histoire.

NS : *Mais où cherchez-vous ?*

CB : Dans une salle spécifique à la Bibliothèque nationale à Paris. Ça fait partie du charme... On travaille avec des gants blancs...

NS : *Mais qu'enseignez-vous à l'Université ?*

CB : J'enseigne en lettres de la 1^{ère} à la 5^{ème} année. Ce sont des cours de littérature française du 17^{ème} siècle. En première année, on aborde l'histoire littéraire, les genres, on décortique les textes, on saisit le sens et on en fait des commentaires. A la fin de leurs études, les élèves deviennent prof ou travaillent dans la culture, le journalisme, le théâtre, les musées...

NS : *Vous avez donc la particularité d'enseigner à Valenciennes mais d'habiter Paris.*

CB : Oui, je n'ai que deux jours d'enseignement sur place. Ensuite, il y a l'administration. C'est une façon de s'engager dans la vie de l'Université. C'est la partie peut-être un peu plus ingrate. On peut être directeur de filière ou d'un département par exemple. Pour ma part, l'année prochaine, je serai responsable d'un Master, il y aura tout un chantier de construction. Et enfin, il y a la recherche, les publications et la préparation des cours que je dois faire à Paris. La nature même du travail demande d'aller en bibliothèques et elles sont là-bas. Je n'ai pas de laboratoire comme les ingénieurs. Nous ne pouvons pas habiter à Valenciennes à temps plein. En lettres,



Bibliothèque du Mont Houy

¾ des enseignants sont parisiens. Je suis donc 3 jours à Valenciennes, je dors sur place. J'ai deux vies : une à Paris et une à Valenciennes. A moi de faire pour les étudiants comme si j'habitais en face de l'Université chaque jour.

NS : *Quels avantages trouvez-vous à l'Université de Valenciennes ?*

CB : Sa taille : on est tous ensemble, on se connaît. Par rapport à d'autres universités, il y a un esprit généreux et solidaire sur place. Les casiers ne sont même pas fermés ! C'est sympa, on n'est pas isolés. Nous avons l'impression d'être une équipe. En plus, j'ai des collègues brillants et bienveillants ! Je travaille

d'ailleurs avec eux et les retrouve au sein de notre laboratoire, le CALHISTE, qui regroupe les chercheurs en sciences sociales et humaines de l'Université.

Et puis, il y a la gentillesse des étudiants. Ils sont reconnaissants envers leurs enseignants. Ils remercient, ils sont bien disposés. En lettres, on connaît les étudiants pendant cinq ans. On les voit grandir, vieillir, évoluer. C'est une ambiance familiale : on fait des parties de ping-pong, on reçoit des faire-parts à l'occasion du mariage des étudiants, on leur donne des conseils de lecture... On les suit pendant une tranche de vie. Ce ne sont pas des inconnus ! La littérature et la vie se mêlent ! C'est vraiment bien !

NS : *Vous vous attendiez à enseigner dans ces conditions ?*

CB : Je ne connaissais pas la part sociale de ce métier. Au début, c'est déroutant. Ce n'est pas qu'un métier intellectuel. Je suis contente de cette dimension humaine. C'est très différent de mon époque ! Moi à la Sorbonne, c'était l'usine ! C'était très hiérarchisé !

NS : *Est-ce que vous pensez que la qualité de l'enseignement est la même qu'à Paris par exemple ?*

CB : Oui, je pense. Ce sont les mêmes cours qu'à la Sorbonne. C'est peut-être à l'échelle de la thèse que ça peut avoir du sens de partir à Paris par rapport à la personne qui vous suit... Mais avant, non ! On a les mêmes chances à Valenciennes qu'ailleurs. C'est l'Université qui doit apporter le nécessaire, le meilleur par rapport à l'exigence nationale. A nous de servir le métier, la cause, l'intérêt de l'étudiant. Vous savez, des collègues brillants sont restés. Ils prodiguent des cours de qualité. Peut-être est-ce une forme de militantisme pour la pérennité de l'Université. Il y a une grosse énergie de ce côté-là. Il faut combattre pour décrocher des moyens. Nous sommes tous d'accord là-dessus, nous servons les étudiants et la cause de l'Université. Nous sommes tous très engagés à l'Université ! C'est ce que j'aime.

NS : *Quel est votre objectif ?*

CB : Faire en sorte que l'étudiant fasse des études les plus longues et les plus brillantes possibles par rapport à son niveau. Un accident ne doit pas le décourager. Je veux lui transmettre l'amour des lettres et de la littérature française. Lui apprendre comment aborder un texte et l'analyser. Pour enseigner, il faut avoir les idées claires. Il y a vraiment un lien entre la recherche et l'enseignement. L'enseignement, c'est expliquer, apprendre, mettre en perspective. C'est vraiment comparable à la recherche ! La recherche c'est déterrer, montrer, faire connaître, défendre les humanités. Les lettres ne sont pas mortes ! Lisez Proust, vous serez plus heureux !

NS : *Vous êtes passionnée !*

CB : La recherche, ce n'est pas du travail. C'est la vie. Il n'y a pas de différence entre le travail et mon mode de vie. Mon travail est ma passion. Il n'y a pas de frontière ! Il faut dire que j'ai 40 ans et que je suis entourée d'amis qui cherchent ! Il y a une émulation. C'est un mode de vie d'ado ! L'Université, j'y crois ! Les gens y sont passionnés, enthousiastes, engagés et au service des étudiants. Je pense que c'est un projet pour la vie entière ! J'aimerais être toute fripée à la bibliothèque. J'aime l'enthousiasme des gens vieux ! C'est merveilleux !





■ Sami Mohammad

MON HISTOIRE ICI, C'EST DE LA FOLIE !

NS : *Monsieur Mohammad, vous êtes originaire de Syrie, c'est ça ? Pourquoi Valenciennes ?*

SM : Je suis parti à 28 ans de Syrie. J'y étais ingénieur. Mais la science là-bas n'est pas développée : les problèmes restaient sans solution ! J'ai senti que si je voulais faire des choses sérieuses, il fallait partir. J'ai eu une bourse de 4 ans pour une formation à Grenoble en 2^e année de Master en automatique à l'Institut National Polytechnique. A l'issue, je m'engageais à revenir en Syrie. Alors, 10 mois plus tard, j'ai démissionné de la bourse syrienne. Je ne voulais pas repartir là-bas... Il faut dire que j'avais rencontré ma femme qui était lilloise !

Après l'ISSAT, l'Institut Supérieur des Sciences Appliquées et de Technologie, de 1997 à 2002, j'ai cherché une thèse. Une entreprise valenciennoise a retenu mon attention. Le sujet était *La réalisation et la conception d'un appareil de rééducation physique*. On mélangeait donc médecine et automatique. Je me suis dit que c'était un marché qui fonctionnerait toujours.

NS : *Qu'avez-vous trouvé à Valenciennes ?*

SM : On y est plus proche des réalités, du concret. On a les pieds sur terre, on se projette dans des choses qui peuvent servir. A l'époque, c'était le flou total sur ce projet. L'entreprise n'avait pas de cahier des charges précis. Elle n'avait que l'idée !

C'était un véritable challenge. Mais j'étais sûr de pouvoir y arriver ! J'ai lu beaucoup de livres de médecines. Aujourd'hui, c'est un vélo électrique à double usage : intérieur et extérieur. Et surtout, il est à commande de fréquence cardiaque. Le frein s'adapte pour que la fréquence cardiaque atteigne le niveau fixé par le professionnel de santé. A l'extérieur, l'assistance varie en fonction de la fréquence cardiaque.

On a donc défini les scénarii d'utilisation et les besoins médicaux avec leurs solutions adaptées.

J'avais l'habitude de travailler avec des machines. Sur ce projet, on intégrait l'homme dans la boucle : l'utilisateur du vélo ! L'être humain est compliqué !

Cela a duré 3 ans ½. Le plus gros challenge de toute ma vie ! C'était un sujet compliqué. Je suis très fier d'y être arrivé. Surtout quand je vois que c'est une grosse entreprise qui s'y est intéressée et qui le commercialise. C'est un appareil unique dans le monde !

NS : *Qu'avez-vous fait ensuite ?*

SM : Ensuite, j'ai cherché un emploi. C'est à ce moment là que Thierry-Marie Guerra, directeur du LAMIH, m'a proposé de rester pour un an. On me proposait de rester pour un CDD d'un an alors que deux CDI me tendaient les bras ! J'aime l'Université et son campus. Il y a des moyens. Le sujet

proposé pour mon post-doctorat concernait les véhicules hybrides. En parallèle, j'avais l'envie de créer une entreprise et de mettre la science au service de l'utilisateur. Ma joie : voir que quelque chose que j'ai créé sert. J'ai des étoiles dans les yeux ! J'ai l'impression d'y être arrivé quand je vois le sourire de l'utilisateur ! Je n'avais pas la volonté de rester dans les équations mais plutôt de rencontrer de vrais usagers.

NS : Comment la création de votre future entreprise vous est venue à l'idée ?

SM : Un jour, le directeur du LAMIH me dit : « Tu ne veux pas créer une start-up ? » Il y avait une réunion sur les aides à la création d'entreprise. L'Université fait le choix de vouloir diversifier ses axes de recherche. En 2011, le nouvel axe est le handicap représenté par Philippe Pudlo, chargé de mission handicap à l'Université. Alors, oui, il y avait ce thème du handicap mais je n'avais pas d'idée... J'ai creusé pendant 6 mois. Je suis allé à des salons, j'ai discuté avec des personnes handicapées, je suis allé à Berck-sur-Mer au centre de rééducation, j'ai acheté les normes... Et puis, j'ai participé à une formation organisée par *Eurasanté* et là, ce fut le début de mon projet. C'est la formation qui m'a ouvert les yeux sur le monde de l'entreprise. Cela m'a aidé à formuler mon projet de façon claire, c'est vraiment très important. Le pôle *Eurasanté* a également une mission de repérage de projets notamment dans les laboratoires de recherche. Après la formation, il a vu un potentiel et m'a proposé de participer au concours d'aide à la création d'entreprise de technologie innovante. Nous étions en février 2013. Il m'a aidé à monter le dossier et j'ai

remporté le concours avec 35 000 euros à la clé. Après avoir fait mûrir le projet, il a fallu construire un prototype, élaborer un plan de recherche, suivre des formations comme à Transalley, le Technopôle du transport et de la mobilité durables, installé au sud du campus Mont Houy et qui débutait tout juste.

NS : Quelle activité pour cette entreprise ?

SM : La conception et la réalisation d'aides techniques pour personnes à mobilité réduite grâce à un kit de motorisation pour fauteuils roulants. Nous nous chargerons de la conception, la réflexion et l'assemblage. Une grande partie de la fabrication sera sous-traitée et la commercialisation se fera par des distributeurs. La première année, je compte créer 3 emplois et monter jusqu'à 15 personnes dans les 4 ou 5 ans. 3 brevets sont en cours. Le projet est financé à moitié par l'Université et l'autre moitié par le CNRS qui a repéré son intérêt. De plus, le projet va bénéficier du label « jeune entreprise innovante » qui lui permettra d'être exonéré de charges sociales pendant 8 ans. La start-up sera créée fin 2014 quand elle sera sur le point de pénétrer le marché.

NS : Présentez-moi votre produit.

SM : Mon système s'adapte à tous les fauteuils manuels. Tout en lui donnant 4 fonctions supplémentaires. Il y a une assistance électrique à la propulsion. Il permet de se déplacer en mode tout électrique avec « joystick », qui est un dispositif de commande, mais aussi sans et le moteur se met en route dès que les roues sont en mouvement. Enfin, il y a un mode innovant qui permet de franchir des obstacles plus facilement. Tout en un ! C'est unique sur le marché !

Les premières innovations développées par les laboratoires :

1976 :
innovation dans le domaine de la santé avec la conception de matériel d'imagerie cardiaque pour des échographies plus précises.

1980 :
le laboratoire d'électro-acoustique développe un système de projection vidéo par laser utilisé lors des commémorations de l'Appel du 18 juin à Paris.

NS : *Comment en êtes-vous arrivé à cette idée ?*

SM : En parlant avec différentes personnes, en étudiant les normes, en essayant les fauteuils... j'en ai même acheté sur mes fonds propres pour comprendre ce que veut dire être en fauteuil. A ce stade, ce n'est plus l'argent qui compte, mais savoir si je suis capable de trouver des idées qui servent aux gens ! Il faut se projeter. Le marché est friand de technologie.

NS : *Qu'est-ce que cela vous a appris ? Quel a été le constat ?*

SM : Le fauteuil manuel est beaucoup plus maniable que le fauteuil électrique. Les personnes handicapées ne veulent pas s'en débarrasser ! L'idée est de coupler fauteuil roulant et motorisation miniaturisée. Ce kit leur permet parfois de manipuler seul leur fauteuil et parfois d'avoir un « joystick » quand ils le souhaitent : à la maison par exemple. Le fauteuil est maniable sans être trop lourd et il est évolutif sans devoir refaire un investissement coûteux !
L'entreprise s'appellera « Sylane ». On croit en 2 choses : l'autonomie et la mobilité. Nous défendons ces deux principes.

NS : *Une fois que ce projet sera commercialisé, avez-vous d'autres idées à développer ?*

SM : La mobilité réduite ne concerne pas que les personnes handicapées. Elle peut concerner des personnes âgées qui veulent être mobiles. Il y a des solutions à

trouver autre que le déambulateur. L'idée pour l'entreprise est d'être innovante sur l'offre et la technologie. Autre idée, pour avoir accès à une population plus large, nous pourrions proposer de la location. On loue bien des voitures ! Cela pourrait s'adresser aux personnes à mobilité temporairement réduite et pour qui l'investissement n'est pas approprié. Il faut aussi penser à l'aidant, au personnel soignant ou à la famille. Comme vous le voyez le potentiel de développement est important : la technologie doit être au rendez-vous !

NS : *Avez-vous l'impression que ce projet est une réussite ?*

SM : Je suis un combattant. Je n'ai jamais eu les choses facilement sauf... pour cette entreprise. C'est la première fois que j'ai l'impression d'être boosté par une force cachée. Ces aides financières, tout ce soutien, c'est magnifique d'avoir tout ça autour de soi. Si je n'avais pas été soutenu par l'Université, je ne me serais jamais lancé ! Cela donne de l'envie, de l'enthousiasme. L'Université a réellement la volonté de booster les chercheurs, créer de l'emploi, de la valeur. Elle aide à la création d'entreprise, au dépôt de brevets et à leur exclusivité, elle fournit une aide logistique...

C'est quand je verrai le sourire de mes clients que j'aurai l'impression d'avoir réussi. Aujourd'hui, je suis en cours de réussite.

NS : *Votre vie en Syrie est bien loin...*

SM : J'ai commencé cet entretien en vous disant que j'étais parti de Syrie

car les problèmes ne trouvaient pas de solutions là-bas. Ici, j'ai trouvé plus que des solutions. Des voies que je n'imaginais même pas ! Ici la science fleurit ! A Valenciennes, on ne se contente pas de choses simples. Ici, il y a une longueur d'avance. On est pionnier en automatique. On a l'impression de ne pas avoir d'obstacle. Je m'y sens bien. Il y règne une dynamique positive pour aider chacun à faire ses recherches de façon optimale ; je trouve que tout le monde a sa chance. Et puis, l'Université, son histoire, tous ces projets qui ont été menés depuis toutes ces années sont une vraie force. C'est une vraie base sur laquelle s'appuyer !

Je crois qu'on ne se rend pas compte de tout ça. On ne le valorise pas assez à l'extérieur, ni même auprès de nos étudiants. Il faut oser ! Sans Eurasanté, j'aurais eu peur de me lancer dans la création. Je comprends que les chercheurs hésitent. Nous n'avons pas de base concernant le business. Nous sommes des chercheurs et non des businessmen ! Mais il faut se lancer.

NS : *Sacré parcours ! On peut dire que c'était facile de s'intégrer en France ?*

SM : Très facile, les gens ne jugent pas. Il y a une ouverture, une écoute. Je ne retournerai pas en Syrie, je suis amoureux de la France ! Il faut dire que j'y suis venu pas seulement car j'avais décroché une bourse mais aussi pour l'histoire qu'il y a entre nos pays, et mon grand-père a servi dans l'armée française. Il parlait français. J'aime sa culture, les films français, le vin.





■ **Franck Ebel**

UN PETIT GROUPE POINTU

NS : Enseignant à l'Université depuis septembre 1991, vous avez créé la Licence professionnelle Collaborateur pour la Défense et l'Anti-Intrusion des Systèmes Informatiques, CDAISI. Comment vous est venue l'idée ?

FE : De 2005 à 2008, j'étais chef de département informatique à l'IUT. En parallèle, je faisais de la sécurité informatique comme loisir depuis 20 ans. J'ai suivi des formations privées à Paris. Et puis, on s'est rendu compte que les étudiants étaient curieux à ce sujet. J'ai alors cherché une formation mais il n'en existait que sur le défensif comme l'installation d'antivirus par exemple. Cependant, pour sécuriser un système, il n'y a pas que ça ! Il faut aussi faire de l'offensif, se mettre à la place du pirate pour connaître la faille et ainsi savoir sécuriser au mieux. J'ai finalement trouvé une université en Ecosse qui travaillait sur ce sujet. J'y suis allé et là j'ai commencé à créer le dossier pour lancer la Licence professionnelle.

NS : Quand a-t-elle ouvert ?

FE : Après avoir travaillé un an sur le dossier et surtout avec le soutien d'Eric Cartignies, le directeur actuel de l'IUT, sans qui la formation n'aurait pas vu le jour, elle a ouvert ses portes en septembre 2008. La première année, il y a eu 40 demandes de dossiers. Cette année nous sommes à 350 et seulement 26 seront pris. Cela marche fort ! Il faut dire que 70% des formateurs sont des profes-

sionnels mondialement reconnus. Quant aux étudiants, ils viennent de toutes les régions de France et même du monde entier. Ils sont souvent issus d'un BTS ou DUT informatique.

NS : Mais quelles structures embauchent des jeunes dans ce domaine ?

FE : Par exemple, la Banque Accor à Lille a pris en stage un de nos étudiants il y a deux ans. Il a su prouver qu'il y avait des failles dans son système. Elle a créé une cellule recherche et développement. Non seulement il a été embauché mais en plus la banque a recruté 3 autres étudiants ! Ce sont de bons postes !

NS : J'imagine que c'est une façon de faire connaître la formation ?

FE : Oui bien sûr, mais ce qui participe vraiment à notre réputation, à ce qu'on soit reconnu dans le milieu et à créer un réseau, ce sont les différents événements auxquels nous participons, voire que nos élèves organisent. Je pense par exemple au « Hack Knowledge Contest ». C'est un challenge de sécurité informatique, une rencontre mondiale de hackers qui a lieu dans 13 pays d'Europe et d'Afrique. La finale a lieu en France et l'équipe gagnante ira à Las Vegas ! Je pense aussi au « Hackito Ergo Sum », « Je hacke donc je suis », co-organisé par nos étudiants. Des conférenciers du monde entier viennent à Paris. Il y a aussi « La nuit du Hack » à Paris ou « Le Forum International de

Cybercriminalité » à Lille auquel les enseignants et les élèves participent. Une vingtaine de recruteurs sont là et attendent de connaître le gagnant pour l'embaucher !

NS : *Face à cette demande croissante, vous souhaitez agrandir la formation ?*

FE : Non, nous voulons avoir un petit groupe pointu avec des professionnels de qualité.

NS : *Expliquez-nous concrètement ce que vous enseignez.*

FE : Si je veux faire un peu de provocation, je dirais que nous sommes des hackers. Nous apprenons à nos élèves les techniques des pirates que j'ai moi-même apprises depuis 20 ans lors de conférences « underground ». On fait bien des « crashes tests » pour les voitures ! Nous faisons pareil pour les serveurs !

NS : *Mais ça ne pose pas de problèmes éthiques ?*

FE : Tout d'abord, la liste de nos élèves est transmise à la DGSi (Direction Générale de la Sécurité Intérieure) qui va d'ailleurs recruter quelques uns de nos élèves. De plus, 40 heures de cours sont dispensées par un avocat sur les peines encourues, ce qu'encadre le droit en la matière, l'éthique... Jusque maintenant, il n'y a pas eu de souci avec nos élèves.

NS : *Est-ce que votre rôle n'est pas aussi de travailler en amont et faire de la prévention ?*

FE : Je suis Commandant réserviste de gendarmerie, j'appartiens à la cellule cybercriminalité et en effet, dans ce cadre, je participe à des séances de sensibilisation auprès des chefs d'entreprises, des élus...

NS : *C'est assez étonnant de voir ce type de formation dans une Université...*

FE : Oui, il y a parfois un décalage. C'est un autre monde. Par exemple, les cours ont lieu la journée et les challenges avec d'autres pays, la nuit... Souvent d'ailleurs ce sont des étudiants en échec scolaire, sortis du circuit. C'est ce qu'apporte l'Université : elle permet de faire d'un hobby une force professionnelle, de faire d'une passion un métier et d'avoir un diplôme national reconnu.



Nouveau campus de Maubeuge



Depuis 50 ans, l'Université garde chaque jour en ligne de mire son objectif principal : l'intégration professionnelle de ses étudiants. Carine Parmentier a fait le choix d'intégrer l'IAE au cours de sa carrière pour concrétiser un projet qui lui tenait à cœur : la création de son entreprise, *Yanara Technologies*. Elle propose des matériaux composites avancés aux secteurs de l'automobile, de l'aéronautique et de la sécurité. Ses clients ne sont autres qu'*Airbus*, *Audi*, *Thalès*... Florence Michel a 31 ans et a suivi une formation d'ingénieur à l'ENSIAME. Aujourd'hui, elle est Chef de projet pour le management thermique des véhicules hybrides et électriques en Allemagne, à Stuttgart, pour *Mercedes-Benz*. Deux anciennes étudiantes au parcours professionnel sans faille !



■ Carine Parmentier

UNE CLÉ MAIS PAS LE TROUSSEAU !

IAE sur le campus des Tertiales

NS : *Pouvez-vous nous présenter votre parcours ?*

CP : Après mon DEUG de mathématiques physique à Valenciennes, j'ai intégré l'ESTACA à Paris, une école d'ingénieurs automobile et aéronautique. Je voulais travailler dans le sport auto. Je regardais la Formule 1 à la télé avec mon papa quand j'étais plus jeune... ça vient peut-être de là ! Après avoir fait mon stage de fin d'études chez Prost Grand Prix, j'ai intégré l'écurie au département calculs de structures où j'ai travaillé pendant 2 ans ½. Je suis ensuite partie en Suisse pour concevoir et fabriquer les monoplaces de F1 : 3 ans sur piste d'essais en tant qu'ingénier aérodynamicienne ! En Allemagne, j'ai travaillé pour l'écurie *Toyota*. Nous étions 1 000 personnes pour faire rouler 2 voitures de F1 ! Tous les ans, on refaisait une voiture de A à Z ! Quel challenge ! C'est en 2010 que *Toyota* a arrêté la Formule 1. Je suis alors revenue en France.

NS : *C'est à ce moment que vous avez créé votre entreprise ?*

CP : Oui, cela faisait bien longtemps qu'avec Enrico Cerbo, mon collaborateur, nous avions envie de créer



notre entreprise. Nous sommes partis du constat que le marché du composite était en pleine évolution. L'industrie cherche à alléger toutes les structures. Elle veut passer du métal au composite. De plus, c'est un savoir-faire peu commun. Nous nous sommes donc associés et c'est fin 2011 que nous avons créé Yanara Technologies, entreprise spécialisée dans la conception et la fabrication de pièces en composites de hautes performances. Nous avons un atelier en interne et réalisons les projets sur devis, prototypes et petites séries. Ce sont des procédés essentiellement manuels, le savoir-faire des opérateurs et techniciens est fondamental.

NS : Quand avez-vous intégré l'IAE ?

CP : J'ai eu mon diplôme en 2012. C'est un Master en entrepreneuriat et management des PME qui dure 1 an. Je souhaitais me préparer à la création d'entreprise. J'avais un profil technique et je ne connaissais pas ce monde. En fait, je suivais la formation et je créais Yanara en parallèle. Dans l'ensemble, cette formation répondait aux problèmes que je vivais au quotidien. Je pouvais poser mes questions... J'ai d'ailleurs toujours des contacts avec certains Professeurs que je sollicite en cas de besoin. C'était très adapté à la vie professionnelle. Mon projet de fin d'études était bien sûr la présentation du projet Yanara. Et j'ai eu mon examen.

NS : Pensez-vous que l'IAE vous ait bien préparé à la création d'entreprise ?

CP : L'Université donne la clé mais pas le trousseau ! C'est une base. On nous transmet une vision globale de ce qu'est



Campus des Tertiaires

une entreprise. Mais difficile d'avoir l'expérience et la pratique à travers une formation ! Elle aide aussi à entrouvrir des portes. Je suis partie 10 ans de France et Enrico est italien. Autant dire que nous n'avions aucun réseau sur le valenciennois. Il a fallu tout reconstruire à ce niveau là : nous avons été accompagnés par Val'Initiatives, le « Hubhouse » de l'Université et nous sommes aussi lauréats de « Réseau Entreprendre ».

NS : Et pour la vie au quotidien ? Pas trop difficile de reprendre ses études à 30 ans ?

CP : Non, j'en garde un bon souvenir. C'était sympa de retourner à l'école ainsi que le contact avec les autres étudiants. Bon, bien sûr, je n'allais pas aux « zinzins », les fameuses fêtes estudiantines !

NS : Une faculté sur le territoire d'implantation de Yanara, c'est important ?

CP : C'est important d'avoir des diplômés à embaucher à proximité ! C'est une façon de mieux connaître les besoins des entreprises et d'adapter les formations. De plus, l'Université pourrait être un prestataire dans nos projets en recherche et développement. Je pense que ça apporte du dynamisme à un territoire. Je trouve que Valenciennes est dynamique et l'Université en fait partie.



■ **Florence Michel**

DERRIÈRE LES AILES DU PAPILLON

NS : *Florence, quel est votre parcours ?*

FM : Le choix de mes études après le bac n'a pas été simple. J'ai beaucoup hésité avec des matières très différentes : l'économie, les maths et même la littérature ! J'ai finalement décidé d'être ingénieur : on en a toujours besoin ! Je suis partie en mathématiques spéciales et c'est là que mon professeur de physique m'a dit : « Je vais te montrer ce qu'est la mécanique des fluides concrètement. » Il m'a montré un film où l'on voyait l'écoulement d'air derrière les ailes d'un papillon. Et là a eu lieu le coup de foudre pour cette matière ! Je trouvais génial de pouvoir comprendre la nature ! J'ai donc choisi une école à dominante mécanique des fluides. Mon 1^{er} choix a été l'ENSIAME à Valenciennes car elle offrait la possibilité de faire des stages à l'étranger.

En septembre 2002, et après Paris, Lyon, Grenoble... j'arrive à Valenciennes. Un véritable choc pour ma mère qui m'amenait avec 3 ou 4 valises. Sa première réaction était : « Comment je vais faire pour te laisser ici 3 ans ! » Moi, j'étais heureuse !



NS : *L'arrivée à Valenciennes a été si difficile ?*

FM : Non ! Je me suis rapidement intégrée ! Je me suis fait beaucoup d'amis. J'habitais en résidence étudiante. Et puis, il y avait une très bonne ambiance à l'Ecole. J'ai beaucoup profité de la vie valenciennoise et de la vie associative : j'étais Présidente du club fusée ! On travaillait mais on faisait aussi beaucoup la fête ! J'ai également donné des cours de soutien : c'était génial ! Une vraie expérience humaine. C'est comme ça que je me suis liée d'amitié avec une famille valenciennoise d'ailleurs.

NS : *Et la mécanique des fluides alors ?*

FM : Ça me collait à la peau ! J'étais contente de voir que ma passion se révélait. C'était quelque chose au fond de moi, et pas qu'une histoire de papillon ! Afin de savoir si je voulais continuer la recherche dans le monde universitaire ou dans l'entreprise, en parallèle de mes études, j'ai demandé à un Professeur, Monsieur Valdés, de participer à ses recherches. Et j'ai fait la même chose en entreprise : un stage avec la possibilité de faire une thèse ensuite. J'ai donc fait mon stage en Allemagne, chez Mercedes et j'y suis toujours !

NS : *Et après la thèse, vous n'avez pas souhaité repartir ?*

FM : Si, mais j'ai eu une super offre d'emploi et toute ma vie était là-bas depuis 3 ans. J'y avais mes amis, mon logement, je parlais couramment allemand...

NS : *Qu'est-ce qui vous a le plus marqué lors de votre formation à l'ENSIAME ?*

FM : Cette formation est certes scientifique mais aussi humaine. On développe le goût du travail avec les autres et la communication. J'ai trouvé ça remarquable. Il y a un rapport humain entre les profs et les étudiants qu'on n'a pas dans les autres écoles d'ingénieurs.

NS : *Vous avez choisi un domaine très masculin !*

FM : Nous étions 8 filles sur une promo de 150 élèves à l'Ecole ! Mais vous savez, certaines entreprises veulent avoir un taux équivalent d'ingénieurs femmes et hommes ! Ils travaillent ensemble avec des horizons différents. Les opinions différentes permettent d'avancer et donc d'innover.

NS : *Quelle vision avez-vous de votre parcours ?*

FM : Je suis très satisfaite. Je suis contente d'avoir évolué et que l'entreprise m'ait suivie. En 2011, j'ai remporté le Prix de l'innovation pour un brevet déposé pour un concept de refroidissement des batteries pour véhicule hybride. Ce prix est organisé par l'entreprise et remis par le directeur du centre qui ne compte pas moins de 25 000 personnes ! Cela m'a permis de me faire connaître pour mes capacités innovantes dans l'entreprise. Les managers maintenant me font confiance. Quand j'apporte un nouveau concept de refroidissement, ils savent que ça va marcher.

NS : *C'est un véritable objectif pour l'Université de s'ouvrir à l'international, l'avez-vous ressenti ?*

FM : Oui, c'est Monsieur Lecocq qui avait beaucoup de contacts à l'étranger. Il a d'ailleurs proposé plusieurs stages. Ce que je perpétue aujourd'hui : je favorise la venue de stagiaires, j'accompagne des jeunes en fin d'études d'ingénieur, et l'année prochaine je vais donner des cours à l'ENSIAME. La transmission se fait comme ça !

NS : *Qu'est-ce qui vous semble important maintenant que vous avez du recul sur votre parcours d'étudiante ?*

FM : Je pense que l'essentiel est de construire son projet professionnel et se poser la question : « Qu'est-ce que je veux faire plus tard ? » C'est se prendre en main et choisir sa voie. Mes 3 ans à Valenciennes étaient mon 1^{er} pas vers cette voie.

NS : *Vous pensez à des personnes en particulier qui ont été à vos côtés ?*

FM : Monsieur Valdès, dont j'ai déjà parlé, et Monsieur Desmet, qui a encadré ma thèse. C'est comme un père pour moi. Il était là à ma soutenance et je crois qu'il était fier de moi.



Un des atouts incontournables et reconnus par le tissu économique du territoire est l'ouverture de l'Université et les liens qu'elle a tissés depuis 50 ans avec les entreprises telles que *Bombardier* et *Alstom*. Elles en témoignent.



■ Laurent Moser – Sébastien Marino – Bernard Plaquin SE CONFRONTER AU RÉEL

NS : *Monsieur Moser, vous êtes Directeur de Bombardier Crespin. Quelle perception avez-vous du travail de l'Université ?*

LM : L'Université a la volonté de sortir des parcours académiques. Elle a tout compris ! Elle est ouverte et cherche à être tournée vers l'extérieur. Elle prépare réellement les jeunes à la vie de demain, à se confronter au réel. C'est sa force : un apprentissage fort et des laboratoires tournés vers les besoins de l'entreprise.

NS : *Quelles sont vos interactions avec l'Université ? Monsieur Marino, vous êtes responsable technique peinture et vous travaillez en direct avec l'Université ?*

LM : Nous travaillons avec elle de différentes manières. Tout d'abord nous pouvons faire appel à ses équipes pour certaines missions. Nous souhaitons par exemple un outil informatique de simulation de flux. L'Université a répondu à nos besoins.

SM : En effet, nous rencontrons des difficultés dans la gestion des flux de voitures arrivant en cabine à l'étape peinture dans nos ateliers. Je pensais que je trouverais la solution simplement avec Excel. Je n'ai pas contacté l'Université tout de suite, peut-être parce que je n'y ai pas pensé, ou parce que je ne savais pas si elle avait la compétence sur ce sujet. Finalement, après un

La formation professionnelle



événement que nous avons organisé dans ses locaux, je l'ai contacté et il s'avère qu'une équipe de l'Université travaille dans ce domaine et maîtrise des logiciels sur les flux ! Après analyse, les chercheurs nous ont fait une proposition pour une prestation de 35 jours à 3 personnes dédiées. La prestation est en cours. Mais ils nous apportent une réelle expertise, des outils de planification dynamiques, une réactivité indéniable... Les retours sont bons !

LM : D'où l'importance que l'Université vienne vers l'entreprise, fasse un pas vers elle. Car si elle ne le fait pas, nous ne penserons pas forcément à elle pour ce type de prestation. Elle a de nombreux outils et on ne le sait pas ! Il faut créer du lien peu à peu. Le Président de l'Université a conscience de cela et travaille sur ce point.

NS : Mais vous auriez pu faire appel à un cabinet extérieur pour faire ce type de prestation ?

LM : Oui, mais l'Université est plus proche, ce sont des personnes en local qui viennent travailler chez nous. Et puis elle a fait une très bonne analyse des données et un bon travail préparatoire. Il n'y a donc aucune raison de passer par un cabinet.

NS : Vous accueillez des stagiaires aussi ?

LM : Oui, des jeunes en alternance de l'ENSIAME ou en stage. Il s'agit là de ressources complètement intégrées à l'entreprise. De façon générale, ils sont opérationnels tout de suite et sont très investis. Bien sûr, si nous pouvons les garder, c'est encore mieux ! Ce sont souvent des élèves du territoire et la proximité est intéressante car les élèves locaux sont plus fidèles à Bombardier. Ce type de formations est beaucoup plus pragmatique et adapté au monde industriel.

NS : Vos salariés suivent des formations à l'Université ?

LM : Oui, il y a le Mastère Systèmes de Transports Ferroviaires et Urbains proposé conjointement par l'ENSIAME et l'Ecole des Ponts à Paris. Les thèmes abordés sont par exemple les acteurs ou l'économie du ferroviaire... Nous en sommes partenaire et certains de nos jeunes ingénieurs à haut potentiel, avec 5 à 10 ans d'expérience, le suivent ! C'est aussi une façon de fidéliser nos salariés.

NS : Je crois que vous êtes aussi parrain d'une formation ?

LM : Oui, de la dernière promotion QHSE (Qualité-Hygiène-Sécurité-Environnement). Je suis prêt à accompagner les étudiants



La table interactive avec technologie RFID (Radio Frequency Identification) du LAMIH

s'ils rencontrent des difficultés. Cependant, il faut savoir qu'il y a un taux d'employabilité énorme ! C'est une chance. Il faut dire que l'Université a vraiment évolué. Elle bénéficie d'une bonne image ! Nous faisons d'ailleurs partie du pôle de compétitivité i-Trans, cela montre notre volonté d'avancer conjointement.

Autre façon de travailler avec l'Université : certains de nos salariés sont intervenants extérieurs à l'Université et donnent des cours, comme Bernard Plaquin.

NS : Monsieur Plaquin, aujourd'hui vous êtes Engineering Manager chez Bombardier, mais quel est votre parcours ?

BP : J'étais un cancre ! A 14 ans, j'ai été viré du collège ! J'ai alors commencé l'école d'apprentissage de Vallourec en 1959. En changeant d'orientation, je deviens major de promo ! J'ai fait une école d'ingénieurs et suis resté 32 ans chez Vallourec ! Ensuite, j'ai mené plusieurs projets chez Bombardier jusqu'à ce que l'ICAM de Montréal et Bombardier créent un Master Génie ferroviaire. L'ICAM cherche alors une personne pour le créer et y enseigner... J'y suis depuis 12 ans ! Et suis toujours aussi passionné par mon métier : je conçois des trains. Je suis Responsable Technique du Francilien : le plus beau train du monde !

NS : *Mais, vous enseignez en parallèle dans d'autres formations...*

BP : Oui, bien sûr. Comme on savait que j'enseignais, on m'a proposé de participer à la création du Mastère Ferroviaire dont vous a parlé Laurent Moser. J'interviens également à l'Ecole Centrale de Lille, à HEI ainsi qu'à l'ESTACA et à l'IPTIC à Paris.

NS : *Qu'est-ce qui vous plaît dans cette mission ?*

BP : Plusieurs choses ! D'abord, mettre de l'ordre dans mes idées pour transmettre aux jeunes, et ensuite, le contact ! Je ne fais pas de conférence magistrale. J'essaie de les intéresser et je vois leur réaction. Ils posent des questions, le dialogue est ouvert. On échange nos idées et ils en ont beaucoup ! Je me souviens que lors d'un cours, un étudiant m'a dit : « Faites-nous encore rêver » ! Ça, c'est la plus belle récompense !

NS : *Concrètement, que transmettez-vous lors de vos cours ?*

BP : J'essaie de donner envie ! Le ferroviaire est en pleine évolution, il y a beaucoup de recherche et développement à réaliser. Demain, on aura besoin de trains plus sécuritaires, plus performants... il n'y aura peut-être même plus de rails ! Il faut imaginer le train de demain.

NS : *Vous vous chargez aussi de la formation interne je crois, est-ce en partenariat avec l'Université ?*

BP : Oui. Le véritable apport de l'Université est la souplesse. Tout d'abord concernant la mise en place de l'enseignement. Nous identifions des besoins en interne pour nos ingénieurs et l'Université adapte son programme, leur donne cours au sein de l'entreprise et dans des

disciplines de pointe ! Nous élaborons ainsi le programme ensemble.

Mais aussi quand nous accueillons des doctorants, ils travaillent chez Bombardier sur des sujets qui nous concernent pendant 2 ou 3 ans. C'est très souple et directement adapté à notre besoin !

D'une autre manière, il ne faut pas oublier l'ISTV qui nous prête des salles pour nos cours !

NS : *Travaillez-vous sur d'autres projets avec l'Université ?*

BP : Avec les profs du Mastère de Valenciennes et différents acteurs, nous avons créé un comité de rédaction pour réaliser un livre sur le matériel roulant ferroviaire. Nous nous appuyons sur les enseignements du Mastère et des enseignants pour la rédaction du livre. L'ouvrage de 800 pages sera édité par « La vie du Rail » et sera à usage des ingénieurs. Il est financé par chaque participant et par l'ENSIAME.

Une apprentie en entreprise





La soufflerie de l'Université est utilisée pour le développement des recherches expérimentales de base et pour des essais d'aérodynamique



■ **Daniel Cadet**

BRANCHÉ AVEC LE MONDE INDUSTRIEL

NS : *Monsieur Cadet, pouvez-vous vous présenter ?*

DC : Je travaillais pour le CNRS. J'ai été chercheur, Professeur d'Université aux USA et j'ai occupé différentes fonctions de gestion de la recherche comme directeur des relations internationales. Aujourd'hui, je suis directeur des relations extérieures techniques chez *ALSTOM Transport*.

NS : *Quelle image avez-vous de l'Université ?*

DC : 50 ans, c'est une jeune Université qui a su s'émanciper de celle de Lille. Ce qui m'a frappé à Valenciennes, c'est qu'elle a su se positionner pour être différente des autres universités. Sa valeur actuelle est réellement la relation avec l'entreprise. Il est parfois difficile de faire travailler les chercheurs et l'industrie ensemble, mais pas à Valenciennes : on n'a pas de difficultés à discuter avec eux. Elle est là pour faire de la recherche et participer au développement de l'économie du pays et de la région. C'est le cas de gros laboratoires comme le LAMIH qui est « branché » avec le monde industriel. On aurait d'ailleurs tendance à parler d'Université Technologique de Valenciennes mais il ne faut pas oublier que d'autres domaines tels que les sciences humaines et le droit ont trouvé leur place ! C'est important ! Nous avons besoin de technologie certes, mais il faut aussi que nos trains attirent nos clients, ils

doivent leur plaire ! C'est différent de Troyes ou Compiègne qui sont purement technologiques. Cette palette est un atout pour Valenciennes.

NS : *Quel exemple pourriez-vous prendre qui représenterait le travail commun entre l'Université et l'entreprise ?*

DC : Un des symboles pourrait être l'IRT, l'Institut de Recherche Technologique Railenium sur les infrastructures ferroviaires qui fait partie des 8 projets d'IRT sélectionnés par un jury international. Ce centre de recherche fédère les universités de la région et les entreprises afin de regrouper une masse de compétences capables d'attirer des contrats industriels. Ce projet bénéficie d'un financement de l'Etat pendant 10 ans. Il ne fait aucun doute que c'est l'existence d'i-Trans qui a permis l'IRT Railenium. Et il faut savoir que si la Région Nord a i-Trans, c'est grâce à l'Université de Valenciennes !

NS : *Quelles relations entretenez-vous avec l'Université ?*

DC : Elles sont nombreuses ! Quand le site de Petite-Forêt a un problème, il contacte l'Université. Tous deux montent d'ailleurs des projets de recherche communs pour trouver des solutions et éventuellement des financements. On a dû également vous parler du Mastère Ferroviaire monté par l'Ecole des Ponts et l'Université

*Ce simulateur de conduite
est utilisé pour des projets de
recherche industriels et
des essais industriels concernant
les comportements de
conduite et leur impact
sur la sécurité routière*

de Valenciennes où les cours sont donnés par des ingénieurs et des universitaires. Bien sûr, nous prenons aussi des contrats en alternance, nos salariés interviennent aussi à l'IUT pour faire comprendre nos métiers...

NS : *Quelle est la différence à vos yeux entre la prestation d'un cabinet et l'intervention d'un des laboratoires de l'Université ?*

DC : Je pense que le laboratoire de l'Université explore toutes les pistes et pas seulement celles qui sont économiquement exploitables contrairement à un cabinet. Et puis, le chercheur est très pointu. Il cherche toute sa vie sur un domaine particulier !

NS : *Qu'apporte la proximité géographique ?*

DC : Cela permet d'être en relation permanente, on se connaît donc mieux, un climat de confiance s'établit et cela facilite indéniablement les partenariats. Le Moyen-Orient est pour nous une zone à fort potentiel. Nous venons d'ailleurs de remporter le marché de 2 lignes de métro à Riyad en Arabie Saoudite. L'Université y développe aussi des liens et comme nous sommes partenaires, nous formons un tout ! C'est complètement transparent ! ALSTOM souhaite vraiment que cela continue ! Longue vie à l'Université !



Si l'Université existe depuis 50 ans, c'est bien parce qu'elle n'a jamais perdu de vue sa raison d'être : les jeunes de notre territoire et leur avenir. Nicolas Crépin vient de passer son BAC ES. Il est dans l'attente des résultats. Il se destine à un DUT QLIO, Qualité Logistique Industrielle et Organisation qui est proposé tout près de chez lui, à Cambrai. Aurélien Vanderbergue a 22 ans, il est en 3ème année de licence STAPS, Management du sport. Un choix qui interpelle quand on sait qu'il est handicapé et vit en fauteuil roulant. Ils nous racontent leurs études, leurs projets, leurs envies, leur avenir... ce qui compte pour eux.



■ Nicolas Crépin

L'ALTERNANCE ME DONNE ENVIE !

NS : *Nicolas, comment avez-vous connu cette formation et pourquoi ce choix ?*

NC : Je suis allé aux Journées Portes Ouvertes et puis un ami l'a suivie cette année. Il m'a expliqué le système et le contenu des travaux dirigés. C'est ça qui m'a séduit. Les travaux dirigés rendent la formation dynamique. De plus, c'est une formation en alternance, c'est une façon de commencer à travailler, d'avoir de l'expérience et un salaire. Je n'aime pas trop l'école, j'ai l'impression d'y perdre mon temps... Je pense que l'alternance me correspond plus : il est plus facile d'apprendre quand on fait les choses que quand on les écoute. Rien de tel que la pratique !

NS : *Comment imaginez-vous votre avenir ?*

NC : A la base, je ne voulais pas faire d'études. Aujourd'hui, je m'imagine les poursuivre, avoir une licence, pourquoi pas un Bac+5 et un niveau ingénieur. L'alternance me donne envie !

Sur le plus court terme, les cours auront lieu à Cambrai. Ça ne changera donc pas mon quotidien. Je garderai les mêmes amis, je vivrai à la maison... J'aurais pu aller à Lille car il y a plus de formations, l'université est plus grande, mais j'ai trouvé mon bonheur ici !

NS : *Avez-vous trouvé l'entreprise où vous allez effectuer votre alternance ?*

NC : Non. J'ai passé 3 entretiens pour le moment. Ils se sont bien déroulés. Il faut aussi que je connaisse les résultats du Bac... Mais, j'ai de la chance. J'ai été aidé par mon réseau et par l'IUT qui a organisé un forum et a transmis mon CV à plusieurs entreprises partenaires. Seul, j'aurais eu du mal. Je sais que ce n'est pas simple pour mes amis.

NS : *Et sur un plus long terme, votre vie professionnelle ?*

NC : J'ai l'impression qu'avec la vie professionnelle, la vie commence. Le travail c'est tout dans la vie. Notre place est cruciale si on veut faire vivre notre famille. Et je ne pense pas qu'au salaire ou aux conditions de travail quand je dis ça. Je sais que ce ne sera pas facile. Il faudra s'investir. Mais des vacances, de toutes façons c'est légal, j'en aurai... pourquoi s'en inquiéter maintenant. Le principal c'est que ça me plaise. Il me faut une bonne place, un job où je serai indispensable, un poste clé. Mon travail sera d'améliorer les techniques de production pour augmenter la productivité et faire faire des bénéfices à l'entreprise.

NS : *Que disent vos parents de ce choix ?*

NC : Ils me font confiance. Mes parents sont courageux. Mon père était militaire à Cambrai, Valenciennes, Lille et Paris. Ma mère est mère au foyer et pour les études de ma sœur, elle a fait des ménages. C'est dur. C'est aussi pour ça que je veux gagner un peu d'argent pendant ma formation, pour ne pas trop dépendre d'eux.

NS : *Et la crise dont on parle tant ne vous fait pas peur ?*

NC : Non, il reste des secteurs qui fonctionnent encore. La logistique en fait partie. Elle est même en pleine expansion. Vous savez, les jeunes autour de moi ne sont pas si inquiets. L'important est d'avoir un minimum d'expérience, certes... mais il faut aussi se sentir bien dans son entreprise et avoir un bon relationnel avec son patron. Il n'y a pas que le CV qui compte !





■ Aurélien Vanderbergue ENVIE DE VOUS RECEVOIR...

NS : *Aurélien, pourquoi cette formation ?*

AV : Le sport me passionne, tout simplement. Et puis, il faut savoir que c'est une formation théorique qui ne s'adresse pas qu'aux sportifs. On y étudie la psychologie, le coaching, le management... Nous ne sommes pas en survêtement toute la journée ! La formation apporte un savoir et un réseau à travers les stages et les rencontres. Je voulais suivre une formation qui me plaise. J'avais envie de suivre ma route et sortir des clichés : on peut exercer un autre métier que secrétaire quand on est dans un fauteuil !

NS : *Alors pourquoi Valenciennes ?*

AV : J'ai contacté plusieurs universités dont Lille qui a refusé ma candidature. Toutes ne m'ont pas répondu d'ailleurs... mais c'est avec Valenciennes que j'ai eu le meilleur contact. La fac de sport a tout de suite accepté. Il faut dire que mon envie était la plus forte ! Je me souviens encore de leur réponse : « Vous avez envie de venir et nous, nous avons envie de vous recevoir. » Ensuite, tout s'est fait rapidement : nous avons identifié ensemble les besoins en équipement. Et tout a été mis en œuvre pendant l'été.

NS : *Et pour l'intégration, comment ça s'est passé ?*

AV : Il y a une forte proximité et donc une certaine solidarité entre étudiants. C'est

l'avantage d'une Université à taille humaine. Et puis, il y a une vie associative forte sur le campus. Dans chaque filière, des « zinzins » sont organisés, les « Imprévus », la journée de l'étudiant... Il y a de quoi se détendre, travailler, bénéficier des conseils des anciens, profiter de moments festifs...

NS : *Vous pouvez me donner un exemple d'association ?*

AV : Oui, je m'occupe de la prévention auprès des étudiants en STAPS. Je suis formé aux premiers secours et présent aux soirées, je diffuse de la documentation, nous mettons en place des navettes lors des « zinzins ». C'est une mission qui est très enrichissante et surtout très utile, on peut sauver des vies !

NS : *Vous avez une idée précise de votre avenir professionnel ?*

AV : C'est seulement à l'état de projet, mais j'aimerais travailler sur la professionnalisation du foot-fauteuil. J'en fais à titre personnel. C'est une discipline qui fonctionne beaucoup sur la base du volontariat. Il y a tant de choses à faire : ça va du sponsoring et de la visibilité des entreprises qui pourraient y trouver un rôle sociétal, au financement des entraîneurs et des joueurs sur l'exemple du foot valide. Je suis sûr que le sport peut être un véritable moteur d'insertion sociale. Tout est à imaginer...



NS : Avez-vous choisi vos stages en fonction de ce projet ?

AV : J'ai toujours ce projet en ligne de mire. Alors, j'ai certaines exigences quant au choix de mes stages. Aujourd'hui, je suis au service commercial du VAFC. Cela me permet de découvrir les différentes facettes du monde professionnel. J'aime beaucoup le contact avec les commerciaux. Les tâches y sont variées et je suis considéré comme un véritable employé. J'ai l'impression de participer à la vie du club ! Le stage durera 6 semaines et ce sera une réelle force pour mon CV et mon projet.

NS : L'Université de Valenciennes fête ses 50 ans, vous souhaitez lui dire quelque chose en particulier ?

AV : Ce n'est pas en lien avec son anniversaire mais je tiens à la remercier ainsi que la direction et les enseignants de la fac de sport. Je leur suis très reconnaissant. Et puis, pour moi, suivre ma formation à Valenciennes, c'était important après mon bac. J'avais vraiment le souhait de revenir dans mon cocon familial, là où j'avais mes repères. Maintenant c'est différent, j'ai plus confiance en moi. Et quand on sait que Valenciennes est l'une des meilleures universités pour l'insertion professionnelle... Je profite de ma vie étudiante...

Photo de l'exposition réalisée
à l'occasion des 50 ans
de l'Université



■ **Sylvie Merviel**

RENCONTRER D'AUTRES INTELLIGENCES

NS : Madame Merviel, pouvez-vous vous présenter ?

SM : Je suis lilloise d'origine. Plus jeune, j'avais très envie de partir loin et de quitter la région, mais j'ai fait Centrale Lille où j'ai rencontré mon mari, aveyronnais mais d'accord pour rester dans le Nord... La vie m'a donc amenée à Valenciennes, à l'Université, en janvier 1981. Un peu par hasard, car j'étais formée pour le privé à la base. J'ai donc toujours le souci de l'entreprise, de l'économie, de la production. Aujourd'hui, je suis directrice du laboratoire « DeVisu » (laboratoire en Design Visuel et Urbain) de « Dream », département des métiers de l'audiovisuel et du multimédia, et suis Conseillère Scientifique au Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

Dream – La région

NS : Vous suivez le projet Arenberg, pouvez-vous nous en parler ?

SM : C'est un projet qui permettra la synergie entre la science, l'économie et la culture dans le domaine du cinéma et de l'audiovisuel, et tout cela sur l'ancien site minier.

Tout d'abord la science ; avec l'installation de DeVisu. 23 enseignants-chercheurs seront présents en permanence à Arenberg. Le laboratoire sera centré sur les technologies innovantes de l'image et des médias numériques.

Ensuite, l'économie : l'exploitation de la mine a pris fin en 1989. Tout devait être détruit ! C'était la dernière mine du Nord à fermer. Et c'est en 1991 que Claude Berri arrive pour faire Germinal. Il a eu un coup de cœur pour le site avec ses grands espaces, ses 35 hectares de terrain, cet espace naturel régional avec la mare à Goriaux... Arenberg passe donc de la mine au cinéma sans l'avoir prévu ! C'est alors que les mineurs figurants ont pris la main, ont créé l'association Germinal qui a sauvé le site avec le soutien de Renaud et du réalisateur.

Arenberg est devenu un lieu de tournage apprécié. Souvent connu par le bouche à oreille mais aussi grâce à des structures comme Pictanovo, qui facilite l'accueil



des tournages, répartit les fonds et valorise des lieux auprès des réalisateurs avec son réseau « Film Friendly » dont Arenberg fait partie. Souvent, quand un réalisateur voit le site, c'est gagné !

Enfin, le culturel, en faisant venir du public. Arenberg fait partie du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis juillet 2012 ! Il y a un tourisme historique, minier mais aussi thématique en faisant de ce site un centre de culture scientifique et technique dans des domaines tels que la télévision, le cinéma et les médias numériques. Le public présent pourra servir de test pour le scientifique. Comment ? Un film numérique sera diffusé dans une salle de projection de 350 places. Des capteurs, des caméras observeront la réaction des spectateurs lors du visionnage. Et là, il y a synergie.

NS : *Le grand public, les professionnels, mais comment pourront-ils directement communiquer ?*

SM : C'est un beau travail d'architecte. Il y aura bien deux parties sur le site avec une coursive qui associera les deux. Ce qui permettra de mixer les deux publics. Quelle meilleure façon de créer, d'innover que dans ce lieu de rencontres !

NS : *Le laboratoire existait déjà ...*

SM : Le laboratoire DeVisu était sur le campus mais nous sommes passés de 3 à 40 personnes, nous manquions de place. L'idée était d'aller là où il y avait déjà de l'activité centrée sur la fabrication des images. C'est un acte symbolique fort avec une coloration économique très prononcée. C'est dans la culture du labo. Au Mont Houy, le coup de



La future « creative mine » à Arenberg

projecteur est sur le transport. Pour l'image et l'audio, c'était important de les implanter ailleurs pour que le projet rayonne.

NS : *Comment a commencé cette grande aventure ?*

SM : Je me souviens qu'en 2006, j'avais déjà ce projet en tête. Il fallait convaincre la Présidente. Quand j'ai amené Marie-Pierre Mairesse sur le tournage de « La compagnie des glaces » à Arenberg, sa réaction a été immédiate : cette activité, toutes ces équipes, ces machines au Mont Houy, ce n'était pas possible ! C'est en 2011 que la convention avec la Communauté d'Agglomération de la Porte du Hainaut, propriétaire du site, a été signée. C'est un partenariat exemplaire ! La restauration du lieu est possible grâce au concours du FEDER, du Conseil Régional et de l'Etat. Il a fallu un temps de négociation pour savoir où se situerait le « Pôle Images » car 3 projets concurrents coexistaient : la Plaine Images à Tourcoing, la Serre Numérique à Valenciennes et la Fabrique à images à Arenberg, «creative mine».



Le plateau vidéo
utilisé par les étudiants

Je pense que le bon choix a été fait. Les trois projets ont été gardés. Cela permet la circulation des chercheurs entre les 3 lieux. C'est vraiment complémentaire. L'inauguration de l'Imaginarium à la Plaine images, a eu lieu en 2012, celle de la Serre est prévue en 2014. Pour Arenberg, ce sera en septembre 2015.

NS : Vous êtes également directrice de la formation Dream. Pouvez-vous nous en parler ?

SM : C'est une formation qui prépare aux métiers de l'image et du son. Elle a été créée en 1977 par Michel Levin. Tout de suite, il s'est positionné sur un créneau qui n'était pas occupé, contrairement au secteur des arts, à la critique cinématographique... Nous travaillons pour les industries donc très vite nous parlons de droit, d'économie et de finance, mais avant tout de science et de techniques... Ainsi notre principal marqueur est de recruter des scientifiques. Les 2 tiers de l'enseignement concernent la technique pure avec des maths, de la physique, de l'optique, du codage... et de la technique audiovisuelle. Nos étudiants sauront faire un cadre, une lumière, câbler une régie, superviser par exemple un Tour de France : c'est très dur de faire une émission en direct ! Ce sont des opérations phares dans le domaine ! Les étudiants apprennent toutes les étapes de la réalisation : de l'idée à la diffusion. En sortant de la formation, nos élèves travaillent au national ou à l'international et sont salariés chez *France Télévisions*, *Canal+*, *M6*, *le Washington post* ou chez des entreprises comme *Sony*. Ou alors, ils sont intermittents, Journalistes Reporters d'Images dans différentes rédactions ou chefs d'entreprises... Nous

nous sommes construits une solide réputation. Nous sommes la seule école de ce type en France. Aujourd'hui, nous comptons 310 élèves.

NS : Avez-vous des exemples de carrières exceptionnelles ?

SM : Un de nos diplômés est devenu directeur des effets spéciaux pour Luc Besson. D'autres travaillent à Los Angeles où ils ont créé une entreprise de trucages et d'effets spéciaux. Beaucoup de chefs de centre à *France Télévisions* viennent de chez nous. Un autre est passé de la diffusion de la chaîne parlementaire à auteur pour les *Guignols* et auteur-réalisateur du film *Boule et Bill*. Je suis très fière ! Ça c'est notre bonheur ! Ils ont tous des métiers très différents mais avec une culture commune, celle des Dreamers.

NS : Quelle est la force de l'Université à vos yeux ?

SM : Tout d'abord, être une petite Université. On se connaît, nous sommes en famille avec une culture commune. Nous connaissons nos étudiants. On se soucie de leur devenir. Vous savez, au classement de Shangai, le classement académique des universités mondiales, les mieux classées ne sont pas des structures énormes... Ensuite, nous avons un beau campus ! Un campus vert ! Et puis bien sûr, ses équipes. L'Université de Valenciennes est une histoire d'hommes et de femmes engagés ! Nous sommes solidaires pour apporter le meilleur à nos étudiants. Nous sommes des équipes et pas des individus. Nous ne sommes pas là pour briller chacun comme chercheur. Et puis, sa force, elle l'a acquise après un travail de fond : le pôle de com-

pétitivité, le transport ! Aujourd'hui, elle récolte le fruit de ce travail. Cette Université de proximité a un taux de boursiers supérieur à la moyenne mais aussi une très bonne insertion professionnelle. Quand l'Université s'engage dans un projet comme Arenberg, on participe à la vie économique du territoire. C'est un pôle visible et attractif. Si on veut faire venir un réalisateur sur le site, nous avons tout ce qu'il faut pour l'accueillir, lui et son équipe : un site, du matériel... Cela a un réel impact sur l'économie.

NS : *Qu'est-ce que l'Université a changé pour le territoire ?*

SM : Avant Jean-Louis Borloo, cette ville se préoccupait peu de ses 10 000 jeunes. C'était difficile de venir, il n'y avait pas de ciné, pas de bar... Maintenant, le tram a reconfiguré la ville. Depuis mon arrivée, elle est transformée !

NS : *Quels sont les rapports de l'Université avec les structures valenciennes ?*

SM : Nous avons de nombreux partenariats avec des structures culturelles comme le musée, le Phénix, l'Espace Pasolini, l'Ecole d'art...

NS : *Madame Merviel, vous êtes passionnée, vous avez de multiples responsabilités. Qu'aimez-vous dans votre métier ?*

SM : Le plaisir de l'enseignant-chercheur, c'est sa liberté : on recrute, on crée des équipes, on cherche... On rencontre d'autres intelligences avec lesquelles on peut échanger : jeunes chercheurs, collègues, autres conseillers au ministère, les étudiants... C'est le frottement entre deux esprits, la rencontre fructueuse, la curiosité qui sont formidables.





■ **Valérie Létard**

UNE UNIVERSITÉ SOLIDAIRE DE PROXIMITÉ

NS : *Madame Létard, vous êtes Sénatrice du Nord et Présidente de la Communauté d'Agglomération de Valenciennes Métropole, pouvez-vous nous expliquer quel a été le point de départ de la construction du Technopôle ?*

VL : Tout a commencé il y a 10 ans à la création de l'Agglomération par Jean-Louis Borloo. Pour construire l'Agglo, il nous fallait un véritable projet de territoire. C'est à la fin des années 90 que nous avons commencé à y travailler et à imaginer l'avenir économique du Valenciennois. Il a regroupé tous les élus et les forces vives du territoire comme la CCI, l'Université, la CAF, les grands syndicats existants, et on a réfléchi aux fondamentaux. Nous sommes partis du constat que l'industrie était culturellement ancrée et que les habitants avaient un véritable savoir-faire. Mais face au déclin de la sidérurgie et des mines, il nous fallait reconstruire nos richesses.

L'avenir économique a été imaginé à partir d'un double constat :

L'IUT était devenu Université : son histoire l'amenait à être proche de l'industrie. Elle avait une véritable capacité à s'ouvrir sur l'économie.

Les entreprises n'avaient pas d'avenir si les jeunes n'étaient pas formés et à tous les niveaux.

L'avenir s'est donc construit en lien avec l'Université. C'est avec elle qu'on a imaginé l'industrie autour du transport.

NS : *Quelle est sa raison d'être ?*

VL : C'est de développer l'innovation, la recherche et développement et le transfert de technologie en matière de transport. L'objectif est de conserver notre avance et de répondre à la concurrence internationale. L'idée est bien sûr de soutenir le territoire, de développer le tissu industriel de proximité. C'est ainsi que l'on crée de l'emploi dans l'industrie et par conséquent dans les services.

Tout ceci, en s'appuyant sur les compétences de l'Université qui est un véritable moteur.

Nous avons d'ailleurs créé l'association du Technopôle dont le Président est Mohamed Ourak. Elle coordonne l'ensemble des partenaires comme i-Trans, la CCI, l'Agglo et les entreprises du transport.

NS : *Concrètement, sur le terrain, où en est le projet ?*

VL : Concrètement, le Technopôle sera sous forme de cluster de 30 hectares à côté de l'Université. Il regroupera tous les secteurs du transport. C'est un projet architectural ambitieux. 20 millions d'euros ont été investis pour l'aménagement. C'est un

projet sur 10 ans et ça fait déjà 3 ans qu'on y travaille.

Le Campus International sur la Sécurité et l'Intermodalité dans les Transports, le CISIT, et le Centre Technologique en Transport Terrestre, le C3T, sont déjà sortis de terre. Viendront ensuite un centre d'affaire, une ruche d'entreprises, une résidence universitaire du Crous, un espace polyvalent et culturel porté par l'Université, l'Institut du Management, l'IRT Railenium, l'Institut du Transport Durable, l'ITD, un pôle services avec par exemple une crèche...

On retrouvera donc sur un même site des laboratoires publics, privés, les pôles de recherches des entreprises, des stagiaires, des doctorants...

Un bâtiment sera destiné à accueillir les entreprises à forte valeur ajoutée. Il s'agit donc de leur donner envie de venir y travailler en mutualisant les moyens : en s'associant, elles pourront par exemple répondre à des marchés. Les échanges seront facilités pour travailler ensemble. C'est à nous de créer les conditions idéales, il faut que nous soyons un facilitateur de développement.

NS : *Le Technopôle est une base pour construire l'innovation...*

VL : Oui, pour garder les entreprises, apporter de la valeur ajoutée, innover, travailler au transfert de technologie. Faire des choses qu'on ne peut pas faire ailleurs. Nous sommes exemplaires sur cette démarche et nous suscitons l'intérêt de grands acteurs comme le CEA Tech, acteur majeur de la recherche, du développement et de l'innovation qui étudie l'idée d'y implanter un laboratoire.





Vous l'aurez compris, le Technopôle, et donc le transport, font vraiment partie de la stratégie du territoire, comme le numérique et la logistique. Ils correspondent au volet économique de l'Agglo.

NS : *Dès sa création, l'objectif de l'Université a été de proposer une formation supérieure à tous les jeunes du territoire. Pari tenu ?*

VL : Oui ! Le Hainaut représente 750 000 habitants, tout le Sud du département ! Il y avait la nécessité d'avoir une structure comme celle-là. Elle apporte la proximité. C'est un outil au service des jeunes, solidaire, de proximité et d'excellence. C'est dans cet esprit que nous avons noué des liens avec l'Université. C'est ce qui assure l'avenir de notre territoire.

NS : *Je crois qu'au niveau national et à travers votre mandat de Sénatrice, l'enseignement est un domaine qui vous tient à cœur. A ce titre, quel regard portez-vous sur l'Université ?*

VL : Si on compare avec les chiffres au niveau national, l'insertion professionnelle des élèves de l'Université de Valenciennes est excellente, nous avons également un nombre important d'apprentis. Ce n'est pas la taille qui prime, c'est la capacité. L'Université est ouverte sur l'économie,

elle a une bonne connaissance de son environnement. Elle est généraliste tout en développant une excellence technologique : chez nous, ce n'est pas l'un ou l'autre, on peut faire les 2 ! Le service public et l'excellence, c'est ce qui répond à la réalité économique du territoire.

NS : *A titre personnel, je crois que vous avez fait vos études à Valenciennes ?*

VL : Après mon bac, j'ai fait une année en droit, dans les préfabriqués boulevard Harpignies, mais je n'étais pas faite pour ça. J'ai fait un peu comme tout le monde. Puis, je suis partie à Lille pour ensuite mener une carrière sociale.

Lorsque je travaillais à la politique de la ville, j'ai bénéficié de la formation continue. J'ai fait un DESS en économie sociale et solidaire à l'Université dans les années 90. Patrick Loquet était en charge de cette formation.

Ce n'était pas simple, j'avais ma famille à côté et ma vie professionnelle. Heureusement que la formation était à Valenciennes. Autrement, c'était impossible à gérer. On en revient à l'aménagement du territoire : pouvoir intégrer des formations à tous les âges et à tous les niveaux de qualification.



Là, nous étions dans la toute nouvelle fac, à côté du futur théâtre, le Phénix.

Cette formation était réellement en phase avec le champ d'application professionnelle : jusque là dans la politique de la ville, nous n'intégrions que l'aspect social, c'est alors que la dimension économique est intervenue. On a créé des entreprises d'insertion, des régies de quartiers dont « l'AGEVAL » est issue par exemple aujourd'hui. Cette formation était très adaptée à ma future vie professionnelle.

NS : *Quelle élève étiez-vous ?*

VL : Plutôt dernier rang que premier. Je suis plutôt joviale... J'étais intéressée mais pouvais être aussi distraite.

NS : *Que souhaitez-vous dire à l'Université pour ses 50 ans ?*

VL : Qu'elle reste un élément déterminant de l'avenir du Valenciennois, du Hainaut, et ce au bénéfice des jeunes et des moins jeunes. C'est un acteur majeur du territoire, je lui souhaite de continuer. Qu'elle garde la même envie de se remettre en question. Qu'elle prospère et rende le même service. Elle remplit complètement son rôle : longue vie !



Photo réalisée à l'occasion de l'exposition des 50 ans de l'Université

Mohamed Ourak a connu la guerre d'Algérie d'où il est originaire et a choisi de venir en Europe simplement pour faire ses études supérieures. Il a tout d'abord connu l'Université de Valenciennes en tant qu'étudiant en DEA. C'est dire à quel point l'Université n'a pas de secret pour lui. Aujourd'hui Président, il partage avec nous ses souvenirs et sa vision pour l'Université de demain.



■ Mohamed Ourak OSONS ET AGISSONS !

NS : *Monsieur Ourak, présentez-nous votre parcours.*

MO : Je suis né en 1953, en Algérie, d'un père ouvrier devenu par la force du travail agriculteur et d'une mère sans profession, tous deux n'ayant jamais fréquenté les bancs de l'école. J'ai grandi en pleine période de guerre avec tout ce que l'on peut imaginer de peur, de terreur et de souffrance pour un enfant mais j'ai eu la chance de connaître l'école malgré beaucoup de perturbations et de fermetures en 1961 et 1962. Cette école était aussi une chance pour mon père car dès la classe de CE2, j'ai pris en charge tous les aspects administratifs et financiers le concernant : pointage des ouvriers sur les chantiers tous les jours, préparation des payes, des documents d'assurance et de comptabilité. Il m'arrivait de représenter mon père dans les administrations. A l'époque, je dépassais à peine le comptoir ! Après l'école du village, je suis allé au collège à une dizaine de kilomètres plus loin et j'ai toujours continué à apporter mon soutien à mon père tout en menant ma vie de collégien ; j'étais bon, même très bon élève aussi bien en primaire qu'au collège et au lycée par la suite. Les années collège terminées, je suis allé

au lycée à Alger, j'étais interne. Après l'obtention du Bac général en 1973, j'ai voulu concrétiser un souhait exprimé bien avant, faire mes études supérieures en Europe, connaître d'autres mondes, bénéficier de compétences et de techniques de haut niveau et retourner en Algérie pour mettre en application toute cette richesse. Ainsi, j'ai entamé des études supérieures en électronique à Mons, en Belgique, et obtenu le diplôme d'ingénieur en juin 1978. Rentré en Algérie au mois d'octobre de la même année et non satisfait de mes missions d'ingénieur au sein d'entreprises, j'ai décidé en 1979, de revenir en Belgique pour préparer un Doctorat puis d'intégrer le milieu universitaire en Algérie et de débiter une carrière d'enseignant-chercheur, tout en gardant le contact avec le milieu de l'entreprise. Après plusieurs prospections de laboratoires et de thématiques de recherche, mon choix s'est porté sur le laboratoire opto-acousto-électronique de l'Université de Valenciennes (aujourd'hui Département OAE de l'IEMN). Inscrit en DEA en septembre 1980, j'obtiens le diplôme en juillet 1981 et enchaîne par une inscription en thèse de doctorat dès le mois de septembre de la même

année mais sans ressources financières ; j'appréhendais l'ampleur des difficultés pour mener à bien mes recherches. Difficultés que j'ai vécues toute l'année de DEA et dues à deux facteurs très pesants : l'éloignement et les finances. En effet, résidant à Mons, je devais effectuer la navette quotidiennement pour me rendre au laboratoire et l'absence de moyens de transport directs entre les deux villes augmentait considérablement la durée du trajet. Chaque jour, pour rejoindre mon laboratoire, je devais prendre un bus pour aller à Quiévrain, situé à la frontière, puis aller à pied jusqu'à la place de Quiévrechain pour prendre le bus en direction de Valenciennes puis d'Aulnoy-les-Valenciennes. Je quittais Mons à 6h du matin pour arriver au labo à 9h. Le même scénario se répétait le soir. Sur le plan financier, l'absence d'une bourse d'études ou toute autre aide m'a contraint à travailler parallèlement. Je donnais des cours d'arabe à des enfants d'immigrés, 8 heures le samedi dans la région de Mons et 8 heures le dimanche du côté de Charleroi ; je devais partir assez tôt le matin pour être à 9h face aux élèves. D'autres boulots occasionnels (restaurants, banquets,...) me permettaient « d'améliorer » mes revenus. C'est ainsi que s'est déroulée mon année de DEA. Le manque de moyens financiers ne m'a pas dissuadé d'arrêter et je me suis inscrit quand même en thèse, je me suis dit « fonce, on verra après ».

IMAGES DE DÉFAUTS DE 10 A 100 MICRONS

LA quinzaine de laboratoire et d'équipes de recherche de l'Université de Valenciennes accueillent environ 250 étudiants de 3^e cycle : titulaires d'une maîtrise ou d'un diplôme d'ingénieur, ils poursuivent leurs études pour obtenir un doctorat. Sous la direction des enseignants-chercheurs, la préparation d'une thèse leur permet d'explorer des domaines nouveaux de la connaissance. Nous vous présentons trois résultats de recherches élaborés au laboratoire d'opto-acousto-electronique que dirige le Professeur Bindoux.

Contrôle des matériaux nouveaux

Des matériaux nouveaux, comme les céramiques à vocation thermomécanique, sont appelés à remplacer des métaux traditionnellement utilisés par exemple dans la fabrication des moteurs. En effet ils supportent mieux des conditions d'utilisation très sévères (haute température, atmosphère corrosive, frottement...) et peuvent avoir des durées de vie beaucoup plus importantes car ils résistent mieux à l'usure.

Mais ces matériaux nouveaux peuvent présenter des défauts de critiques dont la taille est beaucoup plus faible que celle des métaux ; ils sont souvent localisés très près de la surface et ne peuvent pas être détectés par les méthodes traditionnelles de contrôle non destructif (radiographique, électrique, magnétique).

Le laboratoire a mis au point à partir de 1980 un microscope acoustique qui donne des images de défauts de petites dimensions (10 à 100 microns). Cette recherche a été financée par la Défense Nationale et menée en collaboration avec le CGE (laboratoire de Marcoussis) qui a déposé un brevet.

Le microscope est en cours de développement industriel par la société Dilor de Lille.

Cependant pour mieux détecter certains défauts orientés perpendiculairement à la surface le laboratoire a poursuivi ses travaux qui viennent d'aboutir à un système



experimental mis au point par M. Mohamed Ourak dans le cadre d'une thèse de docteur-ingénieur. M. Ourak a développé en effet une technique originale de génération d'ondes de surfaces focalisées. Ces ondes se propagent parallèlement à la surface et sont donc très sensibles à tous défauts perpendiculaires à celle-ci. La focalisation fournit à la fois une bonne sensibilité et une localisation précise de défauts inférieurs au dixième de millimètre.

Cette nouvelle technique est complémentaire du microscope acoustique.

Télévision, laser et fibre optique

L'invention du laser et les progrès récents dans le domaine des fibres optiques permettent maintenant d'utiliser la lumière comme support véhiculant des informations (le faisceau lumineux est guidé par la fibre optique qui protège la lumière des

attein- Mais actuellement dans une seule fibre optique on ne peut envoyer qu'une chaîne de TV, voire deux. En outre le téléspectateur doit utiliser un décodeur.

Une équipe de chercheurs du laboratoire d'opto-acousto-electronique de l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis vient de mettre au point une méthode originale de modulation du faisceau lumineux par interaction acousto-optique. Elle présente deux avantages.

Tout d'abord le signal électrique reste sous sa forme habituelle comme pour une transmission par ondes hertziennes ; à l'arrivée le signal lumineux est converti par l'intermédiaire d'une diode en un signal électrique identique à celui fourni par une antenne classique de TV ; on supprime ainsi le décodeur.

Le second avantage n'est pas moindre puisque cette méthode permet de transmettre un grand nombre de chaînes TV dans une seule fibre optique. L'équipe du laboratoire a vérifié la faisabilité en lumière visible, le système transmet 3 chaînes TV dans d'excellentes conditions. Il a été présenté lors de la thèse de doctorat de 3^e cycle que vient de soutenir M. Ildar Moussa.

La laboratoire qui va vérifier la faisabilité en lumière infra-rouge dans une seconde étape, pense qu'il sera tout à fait possible de transmettre une quinzaine de chaînes TV dans une seule fibre optique utilisant des dispositifs faciles à réaliser rapidement commercialisables car ils sont des composants dont on maîtrise parfaitement la technologie.

Journal Liberté -
Mohamed Ourak - 3 janvier 1986

Après trois mois de doutes et de désespoir, une lumière est venue éclairer ma voie et me permettre de poursuivre mon chemin vers le doctorat. Le directeur du laboratoire venait de me proposer un poste d'assistant associé, un contrat de travail d'une durée de 5 ans (1981-1986) et qui m'a permis de mener à terme mes travaux de recherche et soutenir ma thèse de doctorat en 1985. Ma situation familiale ayant évolué (marié et père de deux enfants), le retour en Algérie n'était plus la priorité.

Sans activité durant plusieurs mois, je suis nommé Maître de conférences en avril 1988 et affecté à l'ISTV (Institut des Sciences et Techniques de Valenciennes). C'est le début de ma carrière d'enseignant-chercheur à l'UVHC, une carrière qui se déroule entre le laboratoire OAE pour la recherche et l'ISTV pour la formation.

En sus de mes activités d'enseignement et de recherche, progressivement, j'ai été amené à assumer des missions et responsabilités administratives notamment : directeur-adjoint à l'ISTV (1996-2000) chargé des 2^{ème} et 3^{ème} cycle, Directeur du laboratoire OAE (1999-2001), Directeur de l'ISTV (2000-2010), Président de l'Université, un 1^{er} mandat (2010-2012) puis un 2^{ème} mandat (2012-2016).

NS : Que représente la mission de Président à vos yeux ?

MO : C'est une continuité dans les responsabilités et mes différentes expériences mais à un degré plus élevé. Quand on est Président, on doit se poser la question « Pour quoi faire ? ». On veut apporter quelque chose. Il faut avoir un projet. Moi, je veux le développement

de notre Université tout en apportant un aspect humain dans sa gestion. Je veux apporter ma sensibilité, être proche des gens. Je veux qu'il y ait un esprit de concertation, de l'écoute. Je veux créer un sentiment de corps, de famille, un sentiment d'appartenance. Sans ça, rien ne peut fonctionner. C'est ce qui permet d'avancer, de construire, d'innover, de se projeter. Et le Président doit donner l'exemple !

NS : Quelle est votre vision pour l'Université de demain ?

MO : Nous vivons dans un monde en évolution, en pleine mutation... Il faut d'abord aborder la loi du 22 juillet 2013 sur l'enseignement supérieur et la recherche qui prévoit le regroupement des universités. Nous passons de plus de 70 universités à une trentaine de sites sur l'ensemble du territoire national. Le passage d'une situation à l'autre ne peut se faire brutalement. Nous sommes dans une période d'adaptation. Le projet n'est pas encore mature... L'une des idées défendue est qu'avec la fusion, les universités seraient visibles à l'international. Je pense pour ma part qu'on peut être visible de loin, de très loin, si on est très bon et pas forcément si on est « très gros ». La marque et le label sont importants.

La fusion ne doit pas effacer les universités de territoire et nous être imposée. Le rôle d'ascenseur social de notre Université est dans notre ADN. Notre Université a une réelle valeur ajoutée, elle apporte beaucoup notamment avec ses antennes de Cambrai et Maubeuge qui permettent à des milliers de jeunes d'accéder à

l'enseignement supérieur. Ces mêmes jeunes servent aujourd'hui la société civile même si ce n'est pas forcément sur notre territoire. Cela veut bien dire que notre Université a sa raison d'être !

Je pense que les universités, notamment dans notre région doivent être complémentaires et que c'est à chacune d'entre elles d'apporter une réponse : voilà notre spécificité, voilà comment on peut contribuer à l'essor de notre région. Face à la fusion des universités lilloises, la pérennité de notre Université ne peut exister que si elle a une véritable identité, et c'est le cas. Cette identité, elle la puise dans son histoire : elle est pluridisciplinaire, citoyenne, tournée vers le milieu professionnel, ancrée dans son territoire tout en se tournant vers la région, le national et l'international. Et puis, aujourd'hui, le transport est une spécificité forte qui nous est reconnue.

NS : *Pouvez-vous nous en dire plus ?*

MO : Le transport est pour nous le mât central du voilier, le cœur de notre dispositif d'innovation et recherche qui va guider notre trajectoire de développement futur. Le Technopôle va changer et métamorphoser le territoire valenciennois. Une véritable dynamique s'instaure avec la création d'entreprises, la venue de sociétés à forte valeur ajoutée avec de la recherche et de l'innovation. Recherche, formation, innovation, ambition et excellence, vont se conjuguer pour inventer et créer de la richesse. Nos jeunes pourront ainsi produire des entreprises et y trouver de l'emploi. C'est un point fort pour notre territoire. Il faut l'affirmer et le réaffirmer. Aujourd'hui, nous travaillons



avec des grandes entreprises comme Bombardier, Sevelnord, Toyota, Alstom... Nous ouvrons les portes de nos laboratoires de recherche aux entreprises et répondons à leurs besoins. Elles savent qu'elles trouveront toujours une réponse à leur problème. Pour affirmer notre spécificité dans le domaine du transport terrestre, nous avons créé une véritable filière tant au niveau de la recherche que de la formation où sont impliquées diverses disciplines : sciences et technologie, droit, économie...

NS : *La notion de territoire est importante et revient régulièrement dans nos échanges, tout comme la notion de citoyenneté d'ailleurs.*

MO : L'Université est un acteur du territoire incontournable. Les deux ne peuvent être considérés séparément. On constitue un corps et on avance ensemble. Nous échangeons beaucoup avec les agglomérations et avec la région. Et nous vivons à côté des autres universités en cohérence et complémentarité. Nous faisons partie d'une belle région où il y a de l'intelligence, de bonnes formations et des recherches de qualité, même si les moyens nous font défaut. Au niveau production scientifique et qualité de la recherche, nous n'avons pas à rougir. La motivation existe, l'ambition aussi. On est travailleur dans le Nord ! Mais je pense que par rapport à d'autres régions, la nôtre se sent abandonnée, le mot est faible.

NS : *Depuis votre arrivée en 1980 en tant qu'étudiant pour votre DEA, qu'est-ce qui à vos yeux a le plus changé au sein de l'Université ?*

MO : Tout a changé ! Tout s'est développé, que ce soit en recherche ou en formation, avec beaucoup de nouveaux bâtiments. Et puis, le campus s'est embelli ! Pourtant c'était hier ! En janvier 1979, Valenciennes acquiert son statut d'Université. C'est en 1980 que le DEA « automatique et traitement du signal » voit le jour. C'était la première promo de DEA et j'en faisais partie. Nous étions 17 : 15 automaticiens et 2 électroniciens. Nous étions dans un bâtiment de l'IUT. Je me souviens que des copains effectuaient leur recherche au sous-sol du bâtiment par manque de place.

A l'époque le relationnel était différent mais plus les espaces sont grands, moins on a de contacts. Les labos étaient exigus, les rencontres étaient donc plus simples et facilitées. On y passait d'excellents moments même si on manquait d'espace (6 personnes par bureau de quelques mètres carrés). Ça n'a pas empêché de faire de belles thèses ! On vivait ensemble. Il n'y avait pas de barrière entre les Professeurs et les doctorants. Il y avait beaucoup d'entraide grâce au travail dans des espaces ouverts qui facilitaient les échanges entre un doctorant et un Professeur même s'il n'était pas son responsable direct. Il y avait les encouragements du groupe. En contrepartie, nous n'avions pas le droit à l'erreur... Beaucoup de choses se faisaient en direct ! On vivait en famille où la sincérité scientifique devait primer sur tout.

NS : Et les 50 ans ?

MO : C'est tout un symbole. Je pense à toutes les personnes qui ont façonné cette Université. Si elle s'est développée, c'est réellement grâce à la volonté des hommes et des femmes qui la constituent. Bien sûr, je pense à Michel Moriametz. Venu de Lille à Valenciennes. La « légende » dit que pour créer son laboratoire d'électronique, il a déménagé de nuit son matériel d'expérimentation. En parlant de Michel Moriametz, je ne peux m'empêcher de penser à deux autres collègues du laboratoire décédés : Roger Torguet et Christian Bruneel. Et j'ai une pensée toute particulière pour Noël Malvache, automaticien, décédé dans sa 1^{ère} année de retraite et qui a été Président entre 1979 et 1986. Ils étaient des bosseurs acharnés et des passionnés !

NS : Qu'est-ce qui symbolise le mieux votre Présidence ?

MO : L'humain, la sérénité, la convergence des esprits, une prise de conscience collective. L'idée que tous ensemble on pourra réussir et exister. Ce sont mes collègues qui le disent...

NS : Que représente le livre des 50 ans ?

MO : C'est la mémoire. Pour avancer, il faut savoir d'où l'on vient. Voilà ce qu'était l'Université. C'est à compléter avec l'identité de notre bassin, l'évolution du monde des entreprises, les aspects culturels... Quelle richesse ! Quelle densité d'actions !

NS : A cette occasion qu'avez-vous envie de dire aux membres de l'Université ?

MO : On forme une grande famille. Il peut exister des différends, des désaccords, des mécontentements, mais nous devons être unis, mobilisés derrière un seul et unique objectif, la réussite de notre Université, notre réussite. Il s'agit de l'avenir de nos jeunes, de nos enfants et de notre territoire. On apporte aux étudiants une autonomie et une indépendance d'esprit. C'est le lieu de la connaissance, du savoir, où l'on peut rencontrer des gens, progresser dans la vie, accéder à une profession et à l'émancipation du jeune et de la société. Quelle richesse inestimable ! J'ai toujours dit à mes étudiants, si vous voulez vous faire plaisir, faites de l'enseignement supérieur et de la recherche.

L'UVHC est une Université à part, tournée vers l'avenir et citoyenne. Elle compte dans le paysage de l'enseignement supérieur. Elle est ouverte aux autres. Elle construit à côté des autres et avec les autres. L'idée maîtresse, c'est de travailler dans l'intérêt commun, la confiance et la complémentarité. Il faut garder cet objectif et être ambitieux. L'ambition permet de nous élever et d'avancer. Pas de résignation passive ! On est capable de travailler, avancer, innover, de s'occuper de nos jeunes, apporter le bien-être pour notre territoire et construire de nouveaux bâtiments. Nous devons avoir confiance en nous ! Pas de fébrilité ! La solution ne vient pas de l'autre. Notre avenir est entre nos mains. Quand Michel Moriametz s'est lancé, il ne s'est pas posé la question ! J'ai de l'admiration pour lui et tous les pionniers de notre Université ! Ils ont osé ! Osons et agissons ! Allons de l'avant !



Remerciements

Ancienne étudiante de la Faculté de Droit de Valenciennes, j'ai étudié dans les préfabriqués du boulevard Harpignies. C'est donc avec beaucoup de fierté que 20 ans plus tard je réalise cet ouvrage pour les 50 ans de l'Université.

« Les pieds sur terre et la tête dans les étoiles », je pense que c'est ce qui représente toutes les personnes que j'ai rencontrées. Elles sont passionnées, les yeux pétillants, mais avec la furieuse envie de partager, transmettre, construire... Sans oublier cet attachement indéfectible à l'Université. Je les remercie de m'avoir accueillie chaleureusement lors de nos entretiens.

Je tiens à remercier Mohamed Ourak de m'avoir confié ce projet, ainsi qu'Hélène Caron, Chargée de communication de l'Université, et son équipe, pour leur bienveillance, leur professionnalisme et leur disponibilité. Bien entendu, je veux souligner tout l'apport du comité éditorial à cet ouvrage.

Nadiège Sudre - Le goût des autres





Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

4 campus : Mont Houy, Tertiales, Cambrai et Maubeuge

+33 (0)3 27 51 12 34

courriel : communication@univ-valenciennes.fr

site web : <http://www.univ-valenciennes.fr>

facebook : <https://www.facebook.com/univ.valenciennes.page.officielle>